

**L'influence
des conditions environnementales
sur le peuplement et le développement
dans un secteur intermédiaire des Andes.
Critique d'un certain
déterminisme écologique**

Jean GUFFROY

RÉSUMÉ

Le « Haut-Piura » appartient à une zone de basses Andes — située aux confins du Pérou et de l'Equateur — qui fut longtemps considérée comme inapte à l'implantation des premières grandes civilisations andines. Des données nouvelles, concernant l'occupation et les traditions culturelles formatives de ce secteur, durant le premier millénaire avant notre ère, permettent de réfuter ce point de vue et de mieux reconstituer les processus de développement, au niveau local, mais également andin. La révision des caractéristiques des autres traditions régionales préhispaniques, confirme l'existence d'une situation originale — singularisée par l'importance des systèmes d'interaction et d'échange.

ABSTRACT. — THE INFLUENCE OF ENVIRONMENTAL CONDITIONS UPON THE SETTLEMENT AND DEVELOPMENT IN AN ANDEAN INTERMEDIATE AREA.

CRITICISM OF SOME ECOLOGICAL DETERMINISM

The « High-Piura » is in the lower Andes at the Peru-Ecuador border and was long considered as unsuitable for establishment of the great Andean civilizations. New data on settlements and Formative cultural patterns in this sector, from 1 000-200 BC, contradict this and give a better picture of the development processes at both local and andean levels. A review of contemporaneous and later regional prehispanic traditions attests for an ori-

ginal situation — characterized by the importance of interaction and exchange systems.

RESUMEN. — INFLUENCIA DE LAS CONDICIONES AMBIENTALES SOBRE EL POBLAMIENTO Y EL DESARROLLO EN UN SECTOR INTERMEDIO DE LOS ANDES. CRÍTICA DE UN CIERTO DETERMINISMO ECOLÓGICO

El « Alto-Piura » pertenece a una zona de bajos Andes — ubicada de parte y otra de la frontera entre Perú y Ecuador — que fue a menudo considerada como inapta a la implantación de las primeras grandes civilizaciones andinas. Datos nuevos, acerca de la ocupación y de las tradiciones culturales formativas de este sector, durante el último milenio antes de nuestra era, permite refutar este punto de vista y caracterizar mejor los procesos de desarrollo, al nivel local como andino. Una revisión de las demás tradiciones regionales prehispánicas confirma la existencia de una situación original, singularizada por la importancia de los sistemas de interacción y intercambio.

INTRODUCTION

L'anthropologie préhistorique, par sa capacité à appréhender les phénomènes sur le temps long, est bien adaptée à l'étude des interactions homme/environnement et de leurs évolutions. Il lui est cependant nécessaire de disposer auparavant, au moyen d'une approche pluri-disciplinaire, d'un cadre précis fournissant les dimensions spatiales et temporelles des problèmes. L'absence d'études détaillées a ainsi conduit, dans de nombreux cas, à une surestimation de la valeur des données écologiques ou sociologiques actuelles, productrice d'un certain déterminisme géographique, souvent renforcé par des considérations historiques ou politiques.

Nos recherches dans les Andes ont concerné une situation de ce type et une région intermédiaire, dont la préhistoire était restée très longtemps mal connue. Les données recueillies, depuis 1979, permettent une meilleure compréhension du fonctionnement d'une zone frontalière semi-aride et des conditions de son développement à l'époque précolombienne. Elles conduisent également à une remise en question de certaines des théories antérieures, concernant l'évolution des sociétés andines à cette période.

I. PROBLÉMATIQUE

Bien que la zone de basses-Andes, située aux confins du Pérou et de l'Équateur, n'ait fait, jusqu'à récemment, l'objet que de très rares recherches archéologiques, elle occupait une place importante dans la problématique anthropologique andine, qui y voyait une aire inhospitalière, inapte au développement de grandes civilisations. Ce point de vue traditionnel fut récemment encore illustré et défendu par R. Burger (1984a, p. 50) pour qui :

« It appears that the traditional division between ancient Ecuador and Peru is neither an arbitrary convention established for the convenience of modern archaeologists, nor a by-product of contemporary political or economic force. On the contrary, the division between them seems to correspond to an ancient and profound separation between distinct ecumene, one comparable to that dividing Chinese civilization from South East Asia or Mesoamerican civilization from southern Central America ».

Dans cet article, Burger présentait des données de divers ordres justifiant cette position et datait l'établissement de cette frontière d'une époque-clé de la préhistoire précolombienne, correspondant au dernier millénaire avant notre ère et à l'émergence des premières grandes civilisations. Cette période apparaît dans les classifications archéologiques sous les termes de Formatif récent en Équateur et d'Horizon ancien au Pérou.

Nous avons déjà critiqué cette thèse (Guffroy J. 1987), à l'issue des recherches menées, de 1979 à 1982, au coeur de ce secteur, dans la province de Loja (Équateur) (1). L'étude des traditions culturelles formatives, découvertes plus récemment dans le département de Piura (Pérou) (2) — ainsi que les travaux menés, cette décennie, par d'autres équipes dans cette même région (voir *infra*) — confirment une réelle méconnaissance antérieure et permettent de réexaminer les données, complexes, du problème. Contrairement à ce que pensait Burger, l'hypothèse d'une frontière anthropo-géographique repose, à notre avis, en grande partie, sur une surévaluation des facteurs géographiques défavorables et une sous-estimation du développement réel de ce secteur, tout particulièrement durant la période Formative. Nous insisterons dans cet article sur :

- La nature des milieux et paysages composant cette région.
- Les conditions de développement du peuplement sédentaire.

(1) « Projet archéologique Loja » ; Accord de coopération IFEA-Banco Central de Ecuador.

(2) « Mission archéologique du Haut-Piura » ; Accord de coopération Orstom-Pontificia Universidad Católica de Lima.

— Les caractéristiques des traditions formatives locales et leurs relations avec celles des secteurs avoisinants.

— L'évolution postérieure du peuplement.

La révision de ces données nous permettra de proposer d'autres hypothèses sur le fonctionnement de cette zone intermédiaire, qui paraît avoir plutôt correspondu à un secteur de contacts et d'échanges, propice donc à de fortes interactions, qu'à un territoire difficilement franchissable et sous-développé.

II. L'ENVIRONNEMENT GÉOGRAPHIQUE

Il ne fait aucun doute que cette région, d'une superficie d'environ 120 000 km² (Fig. 1), constitue, du point de vue géographique, une zone — aux caractères topographiques, climatiques et écologiques bien singularisés — intermédiaire entre deux grands écosystèmes contrastés.

Sa topographie, complexe et accidentée, est fortement conditionnée par la tectonique. Nous sommes ici, en effet, en un point d'inflexion majeur de la cordillère, qui se traduit par un abaissement et un étalement de la chaîne, également brisée par des accidents transversaux. Située, climatologiquement, entre la zone équatoriale — à fortes pluies —, et la zone andine — à déserts côtiers —, elle souffre d'une grande instabilité climatique résultant des différences d'amplitude du phénomène d'« El Niño », faisant alterner périodes de sécheresse et précipitations parfois diluviennes. A l'intérieur même de la région, il existe une diversité de situations, liée à la latitude, la topographie et l'éloignement de la mer et plusieurs climats-types sont caractérisables (Gondart P. 1982).

Bien que le système climatique actuel — résultant d'interactions affectant l'ensemble de l'océan Pacifique —, semble établi depuis le début de l'holocène, des fluctuations postérieures, concernant la fréquence et de l'intensité des récurrences du phénomène « El Niño », sont également probables. Les observations contemporaines montrent, par ailleurs, que des variations peu importantes de pluviométrie ont, dans plusieurs secteurs de cette région, des conséquences notables et relativement durables sur la végétation. Il est malheureusement encore impossible de reconstituer avec précision ces variations, durant la période qui nous intéresse (Ortlieb *et al.*, 1989). Bien que plusieurs auteurs aient présumé d'une première aridification de la zone à partir de 3000 av. notre ère (Richardson J.B. 1978), d'autres données — telles les datations des cordons littoraux (Ortlieb L., Macharé J. 1989) —, semblent témoigner d'une relative fréquence de fortes pré-

cipitations durant le second millénaire et le début du premier. Une plus grande instabilité et une péjoration climatique pourraient marquer les derniers siècles précédant notre ère et être la cause des évolutions intervenant à cette époque (Burger R. 1987).

La région est également caractérisée par la présence d'une importante variété de formations végétales, réparties suivant de grands ensembles morpho-climatiques. Sur la côte, les déserts péruviens, résultant du courant de Humboldt, font place à partir du 8° de latitude sud à une végétation sub-désertique, où dominent les formations à Prosopis et Acacia. Elles couvrent, avec une densité variable, les zones inférieures à 500 m et l'on peut reconnaître à l'intérieur de cet ensemble des diversités résultant principalement de la latitude. Dans le département de Piura, l'extension du secteur de basse altitude (< 100 m s.n.m.), sur une largeur de plus de 100 kilomètres, forme le désert de Sechura. A partir du département de Tumbes (4° lat. sud), la frange côtière est occupée par une végétation de mangrove, alors que l'arrière-pays est couvert de formations ouvertes à xérophytes — dont des cactacées columnaires. Plus au nord (2° lat. sud), la plaine côtière était naturellement occupée par la forêt équatoriale inférieure.

La chaîne andine connaît, elle aussi, une assez grande diversité écologique, marquée dans les zones hautes par l'opposition entre Andes de Paramo, s'étendant jusqu'au 8° de latitude sud et les Andes de Puna, plus méridionales. Bien que la région étudiée appartienne au premier ensemble, la rareté des massifs supérieurs à 3 000 m font que la véritable végétation de paramo y est pratiquement inexistante. Sur le versant occidental, on a pu reconnaître (Empereur L. in Guffroy *et al.*, 1987) quatre grands types de formations, situés entre 500 et 3 000 m. Apparaissent, tout d'abord, les formations décidues à Bombax et les formations à Acacia et Croton, puis à partir de 1 500 m et aux bords de rivières, des formations semi-décidues de composition floristique variée. Les secteurs situés au-dessus de 2 000 m sont couverts de formations sempervirentes d'altitude, s'étendant également sur une grande partie du versant oriental (Ceja de selva).

On voit clairement comment ces données géographiques ont pu conforter la thèse d'une région inhospitalière et de franchissement difficile, de nouveau très clairement exprimée par R. Burger (1984, p. 52) : « *Neither the Sechura desert, nor the inhospitable valleys and forests of Catamayo, presented insurmountable barriers to survival or travel. Yet, these areas are incapable of supporting dense population equivalent to those of regions of Chavin civilization* ». Cette affirmation est d'ailleurs confortée par deux autres considérations : l'absence, dans la partie andine de ce secteur, d'une population naturelle de camélidés — une des bases du développement montagnard méridional —, et l'extrême rareté, dans le secteur côtier, de terres alluviales irriguées ou irrigables, proches de la mer, permettant la com-

plémentarité des ressources, fondement des développements côtiers anciens, tant au Pérou qu'en Équateur.

Si l'ensemble de ces contraintes a bien évidemment conditionné le peuplement et son développement, il ne paraît cependant pas avoir empêché l'émergence de traditions culturelles locales comparables, et en relation avec celles des régions avoisinantes. Ces sociétés ont pu, en particulier, bénéficier de la richesse des ressources marines — importantes, tant dans le secteur désertique de courant froid, que sur la côte à mangrove — ; de l'existence de plaines, de basse et moyenne altitude, naturellement irriguées (vallées de Catamayo, Macará, Sullana, Morropon, Huancabamba, etc.) ; ainsi que de la proximité, entre 1 200 et 2 500 m, de milieux écologiques variés permettant une complémentarité des ressources. Par ailleurs, bien que la topographie de la zone rende parfois difficile, dans le secteur d'altitude, les déplacements nord-sud, elle facilite considérablement les traversées d'est en ouest et les échanges entre les versants occidentaux et orientaux des Andes. Quoiqu'une densité de population élevée, également répartie dans l'ensemble de la région, soit effectivement peu probable à l'époque Formative, les données environnementales n'excluent pas les possibilités d'exploitation de petits milieux pouvant localement supporter des groupes assez importants, organisés socialement dans des structures complexes et intégrés à des systèmes d'échange à moyenne et longue distances. Anthropologiquement, on semble avoir en particulier sous-estimé l'ancienneté et la diversité des adaptations, ainsi que l'intensité des contacts.

III. LE PEUPEMENT ANCIEN (9 000-3 000 av. notre ère)

Nous ne possédons que des données très éparses sur l'occupation ancienne de la région (Fig. 2), mais elles démontrent cependant l'existence de plusieurs modes de subsistance, adaptés à des milieux particuliers. À proximité de la côte, au pied des monts Amotape, J.B. Richardson (1978) a mis en évidence la présence d'un peuplement, couvrant tout le début de l'holocène, dont les traditions semblent évoluer en trois principales phases. Les deux plus anciennes (Amotape 9500-6000 av. notre ère et Siches 6000-3000 av. notre ère) sont associées à l'exploitation de coquillages caractéristiques de la côte à mangrove, ce qui semble indiquer une distribution de ce type de végétation plus méridionale que l'actuelle. Les sites de la dernière phase précéramique (Honda 3000-2000 av. notre ère) contiennent une population de coquillages modernes. Un gisement, situé plus à l'intérieur des terres (El Estero), pourrait par ailleurs témoigner de l'existence de campements saisonniers, à l'économie mal définie. L'outil-

lage associé se singularise par la présence de nombreuses haches et de récipients en pierre qui paraissent attester de l'exploitation des végétaux. Les restes d'animaux terrestres et marins sont rares sur tous ces sites et il est difficile d'estimer l'importance de la chasse. Un unique vestige de calebasse, daté du début du troisième millénaire, semble témoigner des débuts de l'horticulture dans la région. L'important laps de temps couvert par les datations provenant du site de Siches (8 000-5 185 BP) pourrait également indiquer le développement ancien d'une certaine sédentarisation.

Un développement en majeure partie comparable fut mis en évidence par M. Cardenas (1978), plus au sud, dans le massif de Bayovar, aujourd'hui désertique et inhabitable. Une population exploitant des coquillages de mangrove semble s'y être installée à partir du sixième millénaire avant notre ère. On constate de nouveau ici la disparition postérieure de cette faune, qui s'accompagne, dans ce secteur, de l'apparition de restes de poissons de haute mer et, semble-t-il d'une exploitation accrue des mammifères marins et terrestres. A cette occupation, contemporaine de la phase Honda, est associée l'une des premières manifestations d'architecture monumentale, sous la forme d'une plate-forme, d'environ 60 m², comportant une rampe d'accès et ayant contenu des vertèbres de baleine. On note également dans ce secteur l'importance, à la fin de cette période, des récipients lithiques, bols et mortiers.

Bien que de nombreux aspects de ces traditions restent mal connus, elles paraissent assez comparables à celles, contemporaines, de la côte centrale de l'Équateur (phase Las Vegas) — avec lesquelles elles partagent, durant les phases anciennes, l'exploitation d'un même milieu —, et plus éloignées de celles de la côte nord péruvienne (tradition Paijanense). Les progrès de l'agriculture sont également moins bien caractérisés, sans doute en partie pour des problèmes de conservation, que dans les régions plus méridionales, où ils sont marqués par la domestication de courges, calebasses, haricots et piments, puis, à partir du 3^e millénaire, du coton et du maïs.

Dans le secteur andin, les fouilles réalisées sur le site de Cubilán (Équateur) (Temme U. 1982) ont prouvé l'existence d'un peuplement de cette zone haute, proche des Andes de Paramo, dans le courant du huitième millénaire. On ignore cependant tout des ressources alimentaires de ces groupes et de leur évolution éventuelle durant l'holocène. Aucun autre site n'est connu dans la partie plus méridionale de la région et les secteurs de plus basse altitude. Cette situation résulte sans doute en partie de l'avancement des recherches, mais aussi, de nouveau, de problèmes de conservation. Des vestiges isolés semblent en effet témoigner d'une occupation diffuse des différents milieux, à plusieurs moments de la période précéramique.

IV. LES DÉBUTS DE LA SÉDENTARISATION ET DE L'AGRICULTURE (3 500-1 000 av. notre ère)

Le néolithique andin est caractérisé, à ses débuts, par l'existence d'une assez grande diversité culturelle — résultant d'adaptions à des milieux aux ressources diverses — mais aussi par des évolutions parallèles ou communes. Le développement de notre zone d'étude à cette époque peut s'analyser en plusieurs phases, dotées d'une dynamique propre.

Apparition et diffusion des technologies céramiques (3 500-1 500 av. notre ère)

Nous avons vu comment, sur la côte, l'apparition d'un nouvel outillage et quelques rares vestiges pouvaient témoigner du développement local de l'horticulture et d'une plus grande utilisation des ressources végétales. L'existence d'une agriculture efficiente et plus généralement d'un peuplement sédentaire stable semblent, dans le reste de la région, plus tardives. Ce retard paraît particulièrement marqué, durant les quatrième et troisième millénaires, par rapport aux régions voisines. Au nord, dans la péninsule Santa Helena, cette époque voit l'apparition des premières traditions céramiques (San Pedro, Valdivia) et l'implantation — à proximité de la mer et de terres irrigables —, de villages, organisés autour de structures publiques (Real Alto) (Lathrap *et al.*, 1986). Au sud, les progrès de l'agriculture et de la domestication des camélidés s'accompagnent également de l'érection de structures monumentales et d'une croissance des sites d'habitat. Des traditions architecturales diverses — traduisant sans doute des pratiques rituelles différentes — caractérisent à cette époque les centres dits « cérémoniels », construits en de nombreux points de la côte et des Andes.

C'est au tout début du second millénaire qu'apparaissent, en divers secteurs de notre zone, des groupes sédentaires porteurs de traditions céramiques diverses, fruit d'un développement antérieur, souvent inconnu. Cette situation résulte de nouveau de l'état des recherches, tout particulièrement dans la région amazonienne, qui pourrait avoir bénéficié d'un développement néolithique ancien, encore mal caractérisé. Cette époque marque par ailleurs le début d'une diffusion rapide de la technologie céramique, qui sera adoptée en quelques siècles par l'ensemble des populations plus méridionales. On ignore tout des causes du relatif isolement et de la non-diffusion des techniques de fabrication, connues depuis près de 1 500 ans, quelques

centaines de kilomètres plus au nord. Leur expansion tardive semble en tout cas résulter tant de phénomènes de diffusion, que de mouvements de population et de la colonisation de nouveaux territoires. Notre secteur d'étude, situé à la croisée de plusieurs biotopes, paraît avoir connu un développement complexe durant cette période.

Dans le secteur côtier à mangrove bordant le golfe de Guayaquil, les plus anciens établissements répertoriés (Netherly *et al.*, 1980) sont installés, à partir du début du second millénaire, sur les berges de rivière, à proximité de la mer. Ces groupes sont porteurs de la tradition céramique Valdivia, dont ils représentent l'expansion la plus méridionale. Les recherches récentes, menées sous la direction de J. Staller (3) sur le site de La Emergencia, démontrent une implantation, datant de la fin du 3^e millénaire ($4\ 109 \pm 215$ BP), associée au milieu de l'occupation ($3\ 629 \pm 303$ BP), à une plateforme de près de $300\ m^2$ de superficie et de 1,50 m de hauteur.

A une cinquantaine de kilomètres plus au sud, dans le département de Tumbes, les vestiges céramiques contemporains (San Juan coarse ; $3\ 780 \pm 130$ BP) (4) (Izumi S., Terada K., 1966) sont stylistiquement différents de ceux de la tradition Valdivia. La rareté des tessons publiés rend cependant impossible une réelle analyse comparative. Il en est de même pour les phases anciennes de la tradition Païta ($3\ 610 \pm 145$ BP) (Richardson J.B., 1987), établie plus au sud sur les côtes du département de Piura. Les premières traditions céramiques des secteurs plus méridionaux restent également mal connues, à l'exception du style Guaïape de la vallée de Viru ($3\ 800 \pm 150$ BP) (Ravines R., 1982a). Bien que ces styles et les rares formes reconstituées associées présentent des différences notables, ils témoignent tous de techniques décoratives simples souvent proches : incisions, impressions circulaires ou ovales, bandes modelées entaillées... Technologiquement, un écart cependant important semble séparer les porteurs de la tradition Valdivia, qui font preuve d'une grande maîtrise, acquise antérieurement, et les autres productions côtières, beaucoup plus frustes et moins variées.

Dans les Andes, c'est à la même époque que semble s'implanter, au nord, la tradition Cerro Narrio ($3\ 928 \pm 60$ BP) (Braun R., 1982), caractérisée par l'usage — en combinaison avec les incisions —, de la peinture rouge, en bande ou motif, suivant un style qui connaîtra une grande popularité dans tout le sud équatorien durant les siècles suivants. Plus au sud, dans la province de Loja, la plus ancienne tradition locale (Catamayo A ($3\ 480 \pm 90$ BP) (Guffroy J. 1987) est, de nouveau, stylistiquement très différente. Elle se caractérise par des

(3) Référence : Current research, American Antiquity, vol. 56, n° 1, 1991, pp. 152-153.

(4) Les datations $14\ C$, non corrigées, correspondent à la plus ancienne date connue, pour chacune des traditions céramiques.

jarres à haut col et de rares bols à fond plat, décorés d'incisions larges, parfois remplies de pigments rouges ou blancs, et de registres d'impressions circulaires ou ovales alignées. Il est probable que cette première occupation de la vallée de Catamayo résulte d'une colonisation, qui pourrait être d'origine orientale.

On ignore tout du peuplement du secteur central, correspondant aux Andes du département de Piura, à cette époque. Plus au sud, dans le département de Cajamarca, une même tradition céramique occupe de nouveau une aire assez vaste couvrant les vallées de Pacopampa (« Pandanche A » 3 440 ± 340 BP) — (Kaulicke P., 1981), où elle est peut-être précédée d'une phase plus ancienne (4 075 ± 115 BP) (*ibid.*) ; de Cajamarca (« Huacaloma ancien ») et le moyen Jequetepeque (Montegrande). Elle partage plusieurs traits communs avec les traditions côtières contemporaines et tout particulièrement avec certains récipients des phases tardives de Valdivia (*ibid.*, p. 389). La position chronologique de cette tradition reste cependant mal établie. Les plus anciennes datations obtenues dans les vallées de Cajamarca — 3 080 ± BP — (Terada K. et Onuki Y. 1983) et Jequetepeque — 3 090 ± 50 BP — (Ravines R., 1982b) pourraient témoigner d'un développement un peu plus tardif de ce secteur méridional, à une époque où des évolutions importantes ont déjà eu lieu, plus au nord.

Cette période, qui voit l'implantation en plusieurs secteurs, et particulièrement les vallées inter-andines, d'un peuplement sédentaire, est donc caractérisée par des mouvements de population et d'idées importants, ayant directement affecté, depuis des origines diverses, notre région d'étude.

La poursuite du peuplement (1500-1000 av. notre ère)

Dans plusieurs des zones précédemment étudiées, on note l'émergence de ruptures plus ou moins prononcées avec les traditions antérieures, entre les XV^e et XIII^e siècles avant notre ère. Sur la côte, on assiste tout d'abord à une nette évolution de la tradition Valdivia, annonçant l'apparition de la tradition Machallilla. Cette transition est marquée par l'introduction de nouvelles formes céramiques, dont les bouteilles, et par la diffusion de l'usage de la peinture rouge, en bandes ou motifs (Machallilla, Paita C). Ces traits semblent de nouveau d'origines variées, dont, selon D. Lathrap (1975), le versant amazonien péruvien. Dans certains secteurs, tel Loja, la rupture avec la tradition antérieure est totale (phase Catamayo B.) et s'accompagne d'un déplacement des sites d'habitat, qui pourrait témoigner de l'arrivée de nouvelles populations. Cette période voit également le dévelop-

pement des échanges de Spondylus entre l'aire équatoriale et les Andes centrales (voir *infra*).

L'évolution sociale et la croissance démographique semblent se poursuivre et s'accroître entre le XIII^e et le X^e siècles. Des établissements importants, associant des centres d'habitats et des structures monumentales, sont implantés, durant cette période, dans de nouveaux secteurs tel le Haut-Piura (Cerro Ñañañique), la côte du département de Lambayeque (Huaca Lucia (Shimada *et al.*, 1983), Purulén (Alva W., 1985) et les vallées moyennes proches Montegrande (Tellenbach M., 1986). Cette période de transition, encore mal connue, se termine avec l'apparition de nouveaux styles céramiques, faisant preuve d'une maîtrise accrue des techniques de cuisson, modelage et décoration. Elle voit la création de grands ensembles — n'excluant pas des particularismes locaux —, tant au nord (aire Chorrera-Cerro Narrio, Chaullabamba, Catamayo C, Paita C), qu'au sud (Pandanche B, Huacaloma récent, Cupisnique). Dans le secteur intermédiaire, apparaissent des traditions stylistiques originales, jusqu'alors, pour l'essentiel, inconnues.

Malgré le caractère encore parcellaire des données, il apparaît de nouveau clairement que notre zone d'étude est à cette époque, tout à la fois l'objet d'un accroissement du peuplement, et le lieu d'interactions de traditions d'origines diverses, déjà notées par de nombreux auteurs (Lathrap D., 1975 ; Braun R., 1982 ; Rosas H. et Shady R., 1970 ; Kaulicke P., 1982).

V. LES RELATIONS DU HAUT-PIURA ET DES RÉGIONS VOISINES DURANT L'HORIZON ANCIEN PÉRUVIEN (X^e-II^e siècle av. notre ère)

C'est à cette période, que selon R. Burger (1984a) qui reconnaît l'existence de relations économiques et culturelles antérieures importantes (*ibid.*, p. 38), s'est mise en place la frontière anthropoculturelle : « *While the prehistory of this natural buffer zone is poorly known, it seems likely that it provided a break significant enough to project Ecuador and Peru into different trajectories of socio-cultural and political development during the Early Horizon (ibid., p. 53)* ». Cette frontière coïnciderait avec l'aire de diffusion des traditions culturelles Chavín et des structures monumentales associées, dont l'exemplaire le plus septentrional connu auparavant (Huaca Lucia), était situé dans la vallée du rio La Leche, vers le 7° de latitude sud.

Les découvertes réalisées dans le Haut-Piura, à proximité de la ville de Chulucanas, permettent non seulement de remettre en question cette limite septentrionale, mais également de reconsidérer l'ensemble du développement régional. Nous présenterons successivement ici l'analyse comparative de divers domaines d'activité, afin

de mieux saisir la complexité des liens unissant à l'époque les différents ensembles culturels.

Évolution du peuplement du Haut-Piura

Des découvertes anciennes, isolées (Means P.A., 1931 ; Matos R., 1965) témoignaient de la présence, dans ce secteur, de récipients céramiques stylistiquement liés aux traditions plus méridionales (Cupisnique tardif) et généralement interprétés comme des pièces importées. La prospection, menée en 1979, par Zamenick et Richardson (1987) avait confirmé l'existence d'une occupation formative, dénommée « La Encantada », associée à une datation 14 C de $2\ 530 \pm 65$ BP. L'absence d'une publication des résultats rendait cependant difficile l'exploitation de ces travaux, limités à des ramassages de surface. Les prospections et fouilles effectuées par la mission archéologique du Haut-Piura, entre 1986 et 1989, ont permis la caractérisation de traditions antérieures à la phase La Encantada et une description plus fine des évolutions culturelles.

La plus ancienne datation obtenue ($3\ 170 \pm 250$ BP) (5) provient du site de Cerro Ñañañique. Elle reste cependant quelque peu isolée, et comme telle sujette à caution, alors que dix dates échelonnées entre $2\ 920 \pm 140$ BP et $2\ 750 \pm 270$ BP attestent de l'occupation certaine du site au tout début du premier millénaire. Le matériel céramique associé (phase Ñañañique ; XI-VII^e siècle av. notre ère) est rare dans la vallée environnante. Bien que de nouvelles découvertes soient toujours possibles, l'absence de traces d'occupations antérieures et la distribution des plus anciens vestiges pourraient témoigner d'un début de colonisation, centrée sur le Cerro. Malgré des conditions locales relativement favorables, sensibles toutefois aux aléas climatiques, cette zone de piémont, large d'environ 15 km, située en limite de désert, ne paraît donc avoir connu, dans l'état actuel des recherches, qu'une occupation relativement tardive par rapport aux zones côtières (Paita) et aux vallées inter-andines proches (Catamayo). Elle témoigne cependant de traditions culturelles et céramiques déjà bien développées, originaires de secteurs sans doute pas très éloignés (voir infra).

À Cerro Ñañañique sont érigées, à cette époque, trois grandes plate-formes superposées, entourées de constructions de petites dimensions, à usage sans doute domestique. À cette occupation, s'étendant

(5) Les datations 14 C des échantillons provenant de Cerro Ñañañique ont été réalisées par M. Fournier (Laboratoire de géochronologie, Orstom, Bondy).

sur moins d'une dizaine d'hectares, sont associées des datations couvrant le IX^e et VIII^e siècle. Une évolution importante semble avoir lieu dans le courant du VII^e siècle. Elle est marquée, sur le site, par l'érection d'une nouvelle série de plate-formes et d'édifices monumentaux, organisés sur 25 hectares, autour d'une place centrale (Fig. 4). Les poteaux faisant partie des nouveaux bâtiments ont fourni une datation de $2\ 630 \pm 160$ BP, alors que des niveaux d'occupation de cette même phase ont été datés de $2\ 420 \pm 670$ BP et $2\ 330 \pm 230$ BP. Contemporainement à cet embellissement du site, on note une nette évolution des formes céramiques, des techniques décoratives et de l'iconographie. Les tessons de cette phase Panecillo (VII-IV^e siècle av. notre ère) sont également présents en plusieurs points de la vallée, qui paraît avoir connu, pour la première fois, un peuplement diffus, assez conséquent. Ces sites d'habitat sont installés sur les contreforts andins de part et d'autre de la vallée du Yapatera (Panecillo, Chapica) et sur des terrasses alluviales anciennes dispersées dans la basse plaine (Batanes et sans doute La Encantada). La proximité des cours d'eau semble avoir été recherchée.

Une nouvelle rupture intervient, sans doute au début du IV^e siècle av. notre ère. Elle est marquée tout d'abord par l'abandon du centre cérémoniel, qui semble avoir été précédé de l'incendie et de la destruction de plusieurs bâtiments. L'espace anciennement habité restera inoccupé pendant 1 500 ans et ce n'est qu'au X^e ou XI^e siècle de notre ère que s'implantent, dans le secteur des grandes plate-formes, un cimetière, puis à la partie sommitale du Cerro, des terrasses et des édifices de grandes dimensions. Postérieurement à l'abandon du centre cérémoniel ancien, un autre établissement de moindre importance, aujourd'hui presque entièrement détruit, paraît avoir été édifié au pied d'une élévation mineure, à quelques centaines de mètres plus au nord. On observe, à cette époque, une nouvelle évolution du matériel céramique, caractérisée par une moindre diversité des formes et un appauvrissement de l'iconographie, réduite à quelques motifs stylisés. Le peuplement de la vallée semble croître de nouveau sensiblement, avec un maintien de l'occupation des sites antérieurs et l'apparition de nouvelles installations sur des élévations de la basse plaine (Pappelillo, Campana). Cette phase, dénommée La Encantada, se terminerait vers le II^e siècle av. notre ère, époque à laquelle apparaît un ensemble de traits témoignant d'une nette rupture avec les traditions culturelles formatives antérieures.

Avant de considérer les différentes données traduisant l'existence d'influences et de contacts entre le Haut-Piura et les régions voisines, il nous faut d'abord noter la corrélation de la séquence chronologique locale avec d'autres séquences plus éloignées (Fig. 3). Ainsi, sur le site de Chavín de Huantar, situé à près de 600 km plus au sud, on a pu également reconstituer une évolution en trois phases, sensiblement contemporaines des nôtres. Cette même division, autour

des dates pivots de 950, 650, 400 et 200 av. notre ère, se retrouve dans un grand nombre de secteurs intermédiaires (Cajamarca, Pacopampa) ayant fait l'objet de recherches récentes. Ces corrélations peuvent résulter de très fortes interactions entre les différentes régions, mais aussi de causes communes de divers ordres (climatologiques, biologiques, sociales...). Elles confirment, en tout cas, une certaine intégration du Haut-Piura dans la sphère méridionale.

Au nord, les traditions culturelles caractérisant le début du premier millénaire subissent également une forte évolution entre le VI^e et le IV^e siècle. Bien que l'on manque de données chronologiques précises, des influences originaires du sud ont été mises en évidence tant dans les Andes (Pirincay, Olsen *et al.*, 1990), Chaullabamba (Gomis D. 1989), Catamayo D (Guffroy J. 1987)), que sur la côte « Pechiche incisé, var. A » (Izumi S. et Terada K. 1966) ; « transition Chorrera-Bahia » (Lathrap D. 1975, figs. 336-337). Elles sont de natures diverses d'un secteur à l'autre et ne sont peut-être pas strictement contemporaines. Cette évolution est particulièrement marquée à Catamayo, où apparaissent des formes nouvelles et un style décoratif polychrome, caractéristiques des Andes plus méridionales. Elle semble ici s'accompagner d'une relative rupture avec l'aire de tradition Chorrera-Cerro Nario, dont les pièces importées disparaissent. Sur la côte, la popularité, dans certains styles de cette époque (Tabuchila, Bahia I), du thème des félins et animaux rapaces, absent auparavant, pourrait également résulter d'influences de mêmes origines.

Bien qu'une caractérisation plus précise des phénomènes soit nécessaire, ces corrélations chronologiques semblent en tout cas contredire nettement la thèse d'une frontière anthropo-géographique sous-développée et isolée des régions voisines. Une analyse de la distribution de différents traits culturels nous permettra de préciser la nature et la diversité des interactions.

L'architecture

L'existence d'une architecture monumentale reste un des éléments fondateurs d'une certaine hétérogénéité des traditions formatives péruviennes et équatoriennes. Des découvertes, récentes comme anciennes, démontrent cependant l'existence, dans cette seconde région, de structures publiques, tant dans les îles (La Plata), que sur la côte (Real Alto, La Emergencia), dans les Andes (Loja), ou le bassin amazonien (Sangay). Malgré une certaine diversité, elles paraissent se caractériser par l'usage commun de plate-formes simples, d'extension et de hauteur variables, parfois organisées dans des agencements plus complexes (Sangay). De nouveau, les problèmes de conservation et

la rareté des recherches sont sans doute fortement responsables de notre relative méconnaissance des pratiques rituelles de ces populations. Les sites actuellement connus ne sont toutefois pas comparables, en complexité et ampleur, aux centres cérémoniels péruviens contemporains.

Dans cette aire méridionale, on assiste en effet, depuis le troisième millénaire, au développement de plusieurs traditions architecturales monumentales, couvrant des aires assez vastes, qui connaîtront postérieurement leur syncrétisme sur le site de Chavín de Huantar et sur la côte centrale péruvienne. Les principaux traits caractérisant chacune de ces traditions sont : les constructions quadrangulaires, parfois semi-souterraines, à foyer central des Andes et du versant oriental ; les plate-formes et puits circulaires de la côte nord ; les pyramides tronquées et les structures en U de la côte centrale.

Dans le secteur plus septentrional, les plus anciens centres publics apparaissent vers le milieu du second millénaire (Salinas de Chao, Purulén, Montegrando) et se caractérisent par un certain nombre de traits communs, dont le schéma d'implantation — à la base d'un versant — la présence de plate-formes superposées et la proximité de structures d'usage domestique. Ces trois traits singularisent également les aménagements de la première phase de construction du site de Cerro Nañañique, qui paraît avoir été organisé suivant les mêmes conceptions architecturales.

L'agrandissement et l'embellissement postérieurs du site témoignent d'une monumentalisation accrue et d'une multiplication des structures publiques, de formes et fonctions diverses. Ils s'accompagnent très vraisemblablement d'une réimplantation des secteurs d'habitat à la périphérie. Les grandes plate-formes, situées au coeur du dispositif antérieur, furent surélevées et intégrées au nouvel ensemble, alors que les petites constructions étaient arasées et comblées. Ces travaux de réaménagement semblent s'être accompagnés de pratiques rituelles, observées lors des fouilles. A ces sédiments de fondations sont en effet associés, en plusieurs secteurs, le fonctionnement de petits foyers disposés stratégiquement, le dépôt d'offrandes céramiques, ou malacologiques, ou encore l'enfouissement d'un corps humain, partiellement brûlé, en connection anatomique imparfaite.

Le centre cérémoniel s'étendait alors sur une superficie d'environ 25 hectares. Il se composait de plus d'une cinquantaine de structures (plate-formes, terrasses, bâtiments de diverses formes), s'étagant sur plusieurs niveaux, autour d'une place centrale (Fig. 4). La majorité de ces dispositifs semble avoir été conçue suivant un même principe et est formée de niveaux ascendants aboutissant à un terrassement supérieur, portant dans certains cas un édifice construit. Il a été possible, malgré la forte érosion subie par les niveaux superficiels, de reconstituer les techniques de construction et l'organisation

de certains de ces bâtiments et tout particulièrement de l'un d'entre eux, affecté par un incendie.

Cette structure (Fig. 5), qui couvre une superficie d'environ 1 000 m², s'appuie sur le bas versant du Cerro et s'étage sur une dizaine de mètres de hauteur. Elle portait à sa partie supérieure un édifice couvert, composé de plusieurs pièces, situées à différents niveaux. La contention des sédiments s'est faite au moyen de murets, composés d'argile et de pierres, alors que les élévations étaient formées d'un bâti — de poteaux verticaux renforcés par un double lattage horizontal — et d'un torchis argileux, déposé en plusieurs couches. Cette technique, dite de « quincha », est encore utilisée de nos jours dans la région. Les faces intérieures et extérieures de ces parois, d'une épaisseur de 30 cm et d'une hauteur probable de 5 m, ainsi que le sol des pièces, avaient reçu un enduit soigneusement lissé. Des vestiges de banquettes et de colonnes d'argile, témoignant d'une architecture somptuaire, ont été également découverts à l'intérieur de ce bâtiment.

L'organisation générale du site, suivant un modèle en U, et la présence d'une placette surbaissée, au centre de l'éperon faisant face à l'entrée de la place centrale, traduisent de nouveau de fortes influences méridionales. Elles sont confirmées par l'existence de colonnades, banquettes, conduits souterrains, traits caractérisant également le temple de Huaca Lucía (Shimada *et al.*, 1983), la structure monumentale la plus septentrionale auparavant connue. Les matériaux de construction diffèrent cependant notablement de ceux du sud. On note ainsi tant l'absence des briques d'argile crue (« adobes »), caractéristiques des constructions côtières, que de pierres taillées, plus propres aux Andes. La technique de « quincha » employée est commune à cette époque, en Equateur (Real Alto, Catamayo, Pirincay) et dans le nord Pérou, au moins jusqu'à la vallée du Jequetepeque (Monte-grande). Mais, elle est, dans l'ensemble de ces secteurs, utilisée pour la construction de petites structures et l'édifice découvert à Nañanque constitue, à ce jour, le seul témoin connu d'un usage monumental. Cette conservation résultant d'un événement singulier — l'incendie d'un bâtiment et la cuisson de l'argile des parois —, il ne fait aucun doute que de telles structures peuvent très bien être passées, ailleurs, inaperçues ou avoir complètement disparu.

Cette coexistence d'importants apports méridionaux et de particularismes locaux peut résulter d'adaptations aux conditions environnementales, mais aussi d'une identité culturelle propre. L'importance des travaux de terrassement et de construction réalisés et l'extension des structures publiques, tout particulièrement durant la phase Panecillo, semblent impliquer un pouvoir de convocation assez étendu et la fréquentation du site par des groupes de population conséquents. Les capacités d'accueil de la place centrale et des dizaines de plateformes et bâtiments l'entourant paraissent bien supérieures au peu-

blement probable de la vallée immédiatement environnante et la participation de groupes plus éloignés — dont des pêcheurs côtiers (voir infra) —, est très vraisemblable. Il est par ailleurs impossible de préciser, dans l'état actuel des recherches, l'importance relative et la nature des éventuelles fonctions, religieuses, économiques et politiques, d'un site de ce type. L'essentiel des activités bien caractérisées sont d'ordres architectural, rituel et alimentaire.

Le matériel céramique

L'interprétation des caractéristiques du matériel céramique est plus complexe et cela pour différentes causes. Il convient tout d'abord de séparer clairement les données relatives à la production céramique locale — pouvant éventuellement témoigner d'influences technologiques ou stylistiques —, des pièces importées, objets d'un échange aux modalités théoriquement variées. Les influences observables sur la première catégorie de matériel concernent elles-mêmes des domaines divers, tels que les techniques de fabrication, les formes et contenances, les techniques de décoration ou encore l'iconographie, résultant chacun de processus d'élaboration propres, plus ou moins dépendants. La compréhension des phénomènes en jeu demande donc une meilleure caractérisation de production, du statut social des artisans et des systèmes de distribution. Une série d'analyses et d'expériences a été réalisée, à cette fin, (6) à partir du matériel archéologique recueilli sur le site ou sur d'autres sites contemporains et... ou d'argiles modernes.

Le matériel de production locale est tout d'abord caractérisé par l'existence de deux ensembles céramiques, bien singularisés, tant du point de vue des formes que des techniques de cuisson, des styles de décoration et de l'iconographie. Le premier (Local A) est constitué de jarres à col, le plus souvent non décorées, de tailles diverses — dont certaines de forte contenance —, et d'un service de petites jarres et de bols, décorés de motifs incisés ou peignés sur un champ peint en blanc, ou encore de motifs peints en blanc, gris et orange sur le fond rouge de la pâte. Les formes des récipients fermés rattachent cette production aux traditions septentrionales de jarres à col, par opposition aux récipients sans col, caractéristiques des Andes et côte centrales. Le style décoratif et l'iconographie, généralement géo-

(6) Ces travaux, menés en collaboration avec G. Carlier (géologue, Orstom) et G. Sosa (potier, Chulucanas) ont été centrés sur la caractérisation des compositions minéralogiques des argiles et la détermination de possibles secteurs d'origine, ainsi que sur l'analyse de la structure des pâtes et de la composition des peintures.

métrique et simple (Fig. 6 ; A,B), sont en partie comparables à celles de certains récipients de la tradition Pechiche de Tumbes (style « White on red-fine » (Izumi G. et Terada K., 1966) (Fig. 6 ; D) et du matériel de Jaen (Miasta J., 1979) (Fig. 6 ; E), sur le versant amazonien. L'usage d'un fond appliqué blanc portant des motifs incisés caractérise également une partie du matériel de Huancabamba et certains styles minoritaires des sites de Pacopampa (style Machaipungo) et Huacaloma, jusqu'à Cerro Blanco dans le haut Jequetepeque (style « Rojo y blanco ») (Terada K. et Onuki Y. 1988) (Fig. 6 ; F). Les pigments blancs sont également utilisés, en combinaison avec d'autres couleurs, à Bagua et Pacopampa, ainsi que sur quelques rares récipients des traditions plus septentrionales (Catamayo D). Leur usage se généralisera ensuite, à la fin de la période Formative. La diffusion vers le sud paraît cependant plus tardive et une aire d'origine, proche de la frontière actuelle Pérou-Équateur semble plus probable. La décoration au peigne, présente également sur certains des récipients de ce style, a une aire de répartition assez semblable et est employée sur la côte, à Paita, mais aussi à Jaen, Bagua, Pacopampa.

Dans cet ensemble Local A, un type de récipient se distingue, durant la phase Nañañique, par sa forme (bol à fond plat) et par l'existence d'un décor intérieur et extérieur, peint et incisé, porteur d'une iconographie, complexe et variée (Fig. 6 C), apparemment très influencée par les thèmes méridionaux (Fig. 6 G). Durant la phase Panecillo, on assiste à une baisse de popularité des bols décorés de ce style, manifeste dans les effectifs et dans l'iconographie. Elle s'accompagne d'une disparition des motifs traditionnels et de l'adoption du thème principal du style local B. Avec la phase La Encantada, l'usage des pigments blancs se réduit à l'engobage extérieur des bols.

Le second ensemble stylistique local (Local B) est constitué de bols, plats et gobelets et de très rares bouteilles ou jarres décorées, tous de couleur brun ou noir. Environ 40 % d'entre-eux portent un décor, couvrant l'extérieur du récipient. Celui-ci se compose, durant la phase Nañañique, d'un motif délimité par des lignes incisées assez larges, se détachant sur un fond de lignes entrecroisées (Fig. 7 A,D ; 8 A). Les incisions furent remplies, après cuisson, de pigments rouges. Cette technique décorative est très proche de celle caractérisant le matériel de style « Ayangue inciso », provenant du site de La Ponga (phase Machalilla) (Porras P. 1983) (Fig. 7 ; E), ainsi que la céramique d'Alausi, dans les Andes voisines. Certains récipients des phases tardives de Valdivia semblent attester d'une origine stylistique plus lointaine, commune. Une forme de bol, à rebord, présente en petit nombre dans notre matériel Local B, paraît en particulier témoigner de la persistance de formes anciennes. Les types de récipients associés sont par ailleurs sensiblement différents d'une zone à l'autre et il n'existe pas, au nord, de motifs iconographiques complexes compa-

rables à ceux de Cerro Nañañique. Les figures géométriques les plus simples le sont cependant (Figs. 7 A-E). La réelle similitude d'un décor de notre phase plus tardive Panecillo (Fig. 7 B), avec celui d'une bouteille découverte dans la province d'Azuay (Fig. 7 F) paraît toutefois plaider pour le maintien de relations entre les deux zones.

Le remplissage, après cuisson, des traits incisés par des pigments de couleur constitue par ailleurs un trait de grande diffusion, présent dans une majorité des traditions andines formatives équatoriennes et péruviennes. Son usage ancien est attesté sur la côte (Valdivia) et dans les Andes équatoriennes (Catamayo A), mais aussi sur le versant amazonien plus méridional (Kotosh Waija-Jirca). La diversité postérieure des styles tient au type de pigments utilisés, au moment d'application des incisions (pâte fraîche, sèche ou après cuisson) et à l'iconographie associée.

Les pièces découvertes dans les vallées de Reque, Zaña et Jequetepeque (Figs. 8 D — G ; 9 F-I) et une partie du matériel provenant du site de Moro de Eten (Elera, com. pers.) semblent entretenir des relations différentes et plus étroites avec notre style Local B. Les techniques de décoration et la majorité des motifs iconographiques connus sont semblables à ceux du Haut-Piura. Les formes de récipients — majoritairement des bouteilles —, sont, elles, comparables à celles de la tradition Cuspinique, retrouvées dans les mêmes contextes funéraires.

Ce matériel de style local B connaît une évolution importante avec la phase Panecillo. Elle est marquée par l'apparition de nouvelles formes (bols à fond plat, à bords échelonnés) et motifs iconographiques, ainsi que par une transformation des techniques décoratives, se traduisant par une raréfaction de l'usage des pigments rouges après cuisson et des lignes entrecroisées au profit des lignes parallèles (Figs. 7 B ; 8 B). L'iconographie de cette phase est, en de nombreux points, comparable à celles des traditions plus méridionales (Figs. 8 E — G ; 9 H-I) et tout particulièrement Pacopampa (Fig. 9 H). Elle est cependant le fruit d'une évolution locale (Fig. 9 C) et se différencie notablement des thèmes du sud par la rareté des représentations félines et des références aux animaux rapaces. Ce trait, qui caractérise également les traditions équatoriennes contemporaines pourrait témoigner, selon les termes de D. Lathrap, (1975, p. 57) d'un refus de l'aspect « Haute-église » des cultures Cupinisque et Chavín. L'iconographie de style local B connaît à cette époque un développement « baroque » autour de thèmes, largement empruntés à l'époque antérieure. La phase suivante « La Encantada » est singularisée par une paupérisation des formes et décors céramiques, réduits à des motifs géométriques simples, quoique encore iconologiquement reliés aux précédents. On assiste pour la première fois à une relative homogénéisation des productions côtières (phase Sechura A) et de celles du Haut-Piura, marquée par un certain syncrétisme et une rupture plus pro-

noncée (abandon de l'usage de la peinture rouge au profit des pigments blancs) sur la côte.

L'ensemble de ces données semble avoir des implications profondes sur la nature des systèmes de production céramique autant que sur les modalités du peuplement, la constitution des aires culturelles et les processus de diffusion. Leur interprétation demande cependant une caractérisation encore plus fine du matériel et des phénomènes en jeu. Cette recherche est en cours et nous ne présenterons ici que des analyses préliminaires concernant directement le problème traité. En effet, si la diffusion dans l'ensemble de la région de traditions céramiques d'origines diverses semble bien établie, la signification précise des différentes interactions reste plus difficile à cerner. Le problème majeur tient à la compréhension des relations unissant céramiste/atelier/tradition/peuplement et structures sociales. Dans une première série d'hypothèses, un même groupe d'artisans aurait produit — d'une manière quelque peu schizophrène — plusieurs styles de récipients, utilisant pour chacun des formes, des techniques de décoration et de cuisson et des motifs iconographiques différents. Les styles céramiques seraient alors, en grande partie, indépendants du peuplement et transmissibles sur de vastes territoires, sans continuité absolue. A l'opposé, chacun de ces styles pourrait être le produit d'un seul groupe d'artisans, plus ou moins spécialisé, d'origine ou d'individualité singulière. Leur cohabitation serait alors susceptible d'impliquer un peuplement pluri-ethnique plus généralisé.

La résolution du problème est complexe et encore imprécise. Les deux types de situation paraissent en effet avoir coexisté dans un système plus général. Ainsi, la présence sur un même site d'au moins deux styles majeurs — basée le plus souvent sur une opposition peinture/incision et généralisée à l'époque dans toute la région —, plaide plutôt, pour un phénomène de mode et une interpénétration des styles. Les spécificités technologiques et iconographiques paraissent au contraire, dans d'autres cas, tel Cerro Nañañique, impliquer des groupes de production séparés, attachés à leur singularité et témoignant même parfois d'influences décalées ou diverses. La solution semble être liée à une interprétation diachronique des phénomènes. Une première phase « formative », caractérisée par un relatif isolement (1 500 av. notre ère), paraît avoir été suivie d'une période d'échanges stylistiques, basés sur une certaine complémentarité et opposition des techniques, puis par l'apparition postérieure de groupes d'artisans, spécialisés dans la production d'objets plus somptueux, directement liés aux centres et systèmes de pouvoir de l'époque. Ces artisans pourraient allier, tel que cela paraît observé, une certaine capacité d'adaptation, particulièrement des formes, avec une relative rigidité des styles et motifs, fondements de leur existence. Cette diversité des supports et certains particularismes locaux semblent cependant exclure l'hypothèse de céramistes itinérants, dont l'activité est attestée postérieure-

ment dans les Andes. Par ailleurs, le dualisme des productions céramiques locales pourrait refléter des structures idéologiques et sociales basées sur un système d'opposition, anticipant celles des organisations communautaires andines au moment de la conquête. La distribution du style local B semble matérialiser, dans l'ensemble des hypothèses, une des voies d'échange ou de peuplement entre les vallées de la côte nord péruvienne, jusqu'au Jequetepeque, la côte et le piémont équatorien.

Au côté de ces récipients locaux, furent découverts, lors des fouilles, des récipients importés des régions voisines dans des proportions très variables, témoignant de phénomènes sensiblement différents. Les jarres de la tradition côtière Paita, dont l'analyse minéralogique semble attester une production non-locale, sont présentes dans presque tous les niveaux avec des pourcentages proches ou inférieurs à 5 %. Cette venue régulière pourrait résulter du simple commerce de produits d'origine marine, dont témoignent également d'assez rares arêtes de poisson et coquillages, et des échanges entre population côtière et agriculteurs de l'intérieur. Le dépôt d'une jarre de ce style comme offrande, en association à un récipient local B ; l'apparition, sur la côte, de récipients de style local A, portant des motifs, proches de ceux de la phase Panecillo (Ravines R. 1987, pl. 4) ainsi que l'évolution postérieure, paraissent cependant indiquer une participation plus étroite aux activités du centre cérémoniel et peut-être une intégration croissante aux systèmes sans doute socio-politiques du Haut-Piura.

Un autre ensemble de matériel est constitué de bols, gobelets, bouteilles et figurines de styles méridionaux. Ces deux derniers types pourraient avoir été importés pour suppléer une absence de production locale et en raison de leur qualité artistique. Ces pièces semblent provenir, pour l'essentiel, des vallées de Reque, Zaña, Jequetepeque et des Andes proches. Bien qu'elles représentent une faible proportion du matériel et aient une distribution assez irrégulière d'un secteur et d'un niveau à l'autre, elles pourraient avoir fait l'objet d'un commerce relativement organisé. Les récipients d'origines septentrionales sont encore plus rares, quoique présents dans différentes couches. Ont été identifiés, les styles Pechiche incisé, Chorerra-Cerro Narrio et Catamayo C. D'autres pièces sont originaires de la région orientale (style Bagua I). La venue sur le site de ce matériel paraît résulter d'échanges à assez longue distance, dont l'intensité et la régularité se reflètent dans les fréquences relatives.

L'alimentation, l'outillage et la parure

Les conditions climatiques locales n'ont pas favorisé la conserva-

tion des vestiges organiques et pratiquement aucun reste végétal, macroscopique ou microscopique, n'a été préservé. Les vestiges osseux animaux et humains — souvent associés dans les mêmes couches de détritiques —, ont moins souffert et étaient, malgré un mauvais état de conservation général, étudiables (7). La principale source de l'alimentation carnée était constituée par un petit cervidé, naturellement présent dans la région. Plus étonnante est l'existence d'un pourcentage assez élevé de restes de camélidés, dont on ignore s'il s'agit d'animaux sauvages, chassés dans un secteur plus ou moins éloigné, d'animaux domestiques élevés dans une région proche ou d'animaux appartenant à des caravanes, consommés à l'occasion de leur passage ou venue sur le site. On dénombre également des pourcentages assez élevés de canidés, félidés, rongeurs et oiseaux, ayant pu faire l'objet d'une consommation plus ou moins régulière. Les vestiges de poissons marins et de coquillages témoignent des échanges avec la côte, alors qu'un gastéropode d'origine amazonienne déposé, après avoir été travaillé, comme offrande, atteste l'existence de contacts avec les secteurs plus orientaux. L'absence, à Ñañañique, de restes de cochon d'inde, communs à cette époque dans les vallées inter-andines (Cata-mayo, Huacaloma), reflète cependant des différences, sans doute importantes, entre les ressources du piémont et des Andes.

La découverte, dans les mêmes amas cendreaux, de déchets alimentaires, de tessons céramiques et d'os humains très fragmentés, présentant assez fréquemment des traces de contact avec le feu, pose clairement le problème d'éventuelles pratiques anthropophages. L'analyse des vestiges et l'interprétation des données de fouille n'ont pas mis en évidence les preuves indubitables de telles activités et l'hypothèse de manipulations rituelles, donnant lieu à la perte de certains vestiges osseux et à une exposition au feu, est tout aussi probable. L'apparition de vestiges humains dans des contextes domestiques ou cérémoniels constitue un trait commun à de nombreux sites équatoriens et péruviens de cette période, dont Chavín de Huantar (Lumbreras L.G. 1990). La rareté relative et l'imprécision des données publiées ne permettent cependant pas de déterminer avec précision le degré de parenté des différentes pratiques.

L'analyse comparative de l'outillage lithique et de la parure montre l'existence de spécificités locales (microlithes débités à partir de cristaux de roches ; absence de haches) et d'un matériel commun à une aire plus vaste (couteaux à dos, pièces céramiques retouchées, colliers en pierres et coquilles ouvragées). On remarquera cependant la relative rareté, à Ñañañique, des pièces ou fragments d'obsidienne et de Spondylus, coquillage ayant fait, à l'époque, l'objet d'un commerce à longue distance, depuis la côte équatorienne, où il était

(7) L'étude et la détermination des vestiges osseux animaux ont été réalisées par C.R. CARDOZA (Indea). Celles des vestiges humains par J.P. BARAYBAR (Indea).

récolté, jusqu'aux Andes centrales péruviennes, où il apparaît sous diverses formes, lors des fouilles et dans l'iconographie. Bien qu'étant d'accord avec R. Burger (1984 a), sur le fait que sa distribution panandine n'implique pas automatiquement des relations directes entre les populations concernées ; l'adoption d'un coquillage exotique et son intégration au coeur des rituels centre-andins nous paraît, au moins, témoigner de l'organisation ancienne (dès 1 500 av. notre ère ?) de systèmes d'échange réguliers, producteurs potentiels de nombreuses interactions. Sa rareté à Ñañañique semble attester de l'existence de voies de transport spécifiques, dont le Haut-Piura, faible consommateur, semble avoir été en partie exclu.

La découverte, à Cerro Ñañañique, d'assez nombreux sceaux en céramique (Fig. 7 C) constitue un trait commun avec les traditions côtières équatoriennes contemporaines (Fig. 7 G). Ceux-ci sont beaucoup plus rares, mais apparaissent également sur les sites andins et dans les cultures plus méridionales (Fig. 7 H). Il faut également noter l'absence, lors des fouilles, de pièces d'orfèvrerie, activité pratiquée dans les vallées du sud, au moins depuis la phase Panecillo.

VI. L'ÉVOLUTION POST-FORMATIVE

L'évolution du peuplement de notre zone d'étude, durant les siècles suivants, bien qu'encore imparfaitement connue, confirme les données et interprétations précédentes. Elle paraît par ailleurs s'inscrire fréquemment dans des rapports d'interaction proches de ceux observés durant la période Formative.

La période intermédiaire ancienne (200 av. notre ère – 500 ap. notre ère)

La fin de la période Formative est marquée, dans l'ensemble des Andes centrales, par une rupture avec les traditions antérieures, une parcellisation des aires culturelles et la diffusion d'influences d'origines diverses. Elle paraît correspondre, dans de nombreux secteurs, à l'arrivée de nouvelles populations et à un accroissement des conflits. Dans le Haut-Piura, la phase Chapica (200-0 av. notre ère) présente les principaux traits caractéristiques de cette époque. Le matériel céramique est totalement différent — du point de vue des techniques de fabrication, cuisson, formes et décoration —, de celui des phases précédentes. Il se compose pour une part de récipients sans cols déco-

rés d'incisions larges, proches de ceux du style « Castillo incised » de la vallée méridionale de Virú (Strong W.D. et Evans C. 1952) et de jarres à col droit et lèvre épaissie, trait vraisemblablement originaire du nord (Catamayo C et D ; Cariamanga), connaissant, alors, une forte popularité dans toute la zone orientale (Cerezal, Huacabamba, Bagua-El Salado) et méridionale (Pandanche C2, Layson).

Cette double influence stylistique, témoignant peut-être d'une colonisation pluri-ethnique (Lumbreras L.G. 1979), est encore plus nette durant la période postérieure Vicús. L'abondant matériel récolté, dans les années soixante, lors du pillage de milliers de sépultures, atteste en effet la coexistence de deux principaux styles (Vicús-Vicús et Vicús-Moche), dans une situation rappelant celle des styles Local A et Local B de la période Formative. Le premier montre, selon l'acceptation générale des chercheurs, de nombreux traits communs avec plusieurs traditions équatoriennes contemporaines, dont il partage également le mode de sépulture. Le second style (Moche), a une aire de distribution vaste, couvrant la majeure partie des vallées côtières plus méridionales déjà citées. Leur présence conjointe dans le Haut-Piura semble s'inscrire, sous des formes socio-politiques sans doute propres à l'époque, dans un système plus général et plus ancien. Elle paraît confirmer le caractère pluriel et sans doute stratégique de l'occupation de ce secteur.

Dans le reste de la région, on assiste à un accroissement du peuplement, associé à une grande diversité des styles céramiques, répartis sur de petites aires (Garbanzal, Catacocha, Cariamanga, Nambacola, Cerro Narrio tardio etc.), mais souvent héritiers des traditions précédentes. Le début de cette période voit également le développement de l'élevage du lama dans les Andes équatoriennes (Pirincay) (Olsen *et al.*, 1991) et une diffusion des activités métallurgiques (cuivre et alliages), dont des vestiges abondants, témoignant d'influences d'origines de nouveau diverses, furent découverts dans l'ensemble de la zone (Vicús-Loma Negra, Frias, Loja, Cerro Narrio). L'exploitation de filons métallifères pourrait être une des causes du développement de certains de ces secteurs, dont le Haut-Piura et la vallée, proche, de Frias, où le pillage d'un important trésor — contenant de pièces d'origines lointaines (culture La Tolita du nord de l'Équateur) —, a mis en évidence une richesse locale, apparemment disproportionnée par rapport aux ressources de ce petit bassin.

L'horizon moyen (VII^e-X^e siècle) et la période intermédiaire récente (XI^e-XV^e siècle)

La partie méridionale de notre région, jusqu'à la frontière actuelle,

semble avoir postérieurement évolué en recevant des influences successives originaires du Sud (Huari, puis Lambayeque) et fut plus tardivement intégrée, sous une forme qui reste à définir, à l'empire Chimú. A l'arrivée des Espagnols, la zone côtière était peuplée de pêcheurs parlant le *sec*, alors que les vallées du Piura et du Chira étaient occupées par le groupe *Tallan*. Un troisième groupe, les *Gayacundos*, était établi dans le massif de Frias-Ayabaca-Caxas. La présence, dans ce dernier secteur, de nombreuses pièces de style Chimú et l'élevage du lama qui y était pratiqué, semblent plaider pour son intégration aux mêmes systèmes méridionaux. D'autres groupes peuplaient la rive droite du rio Huancabamba (Chachapoyas) et le secteur oriental (Bracamoros).

Plus au nord, la zone à mangrove et la plaine côtière étaient occupées par les porteurs de la tradition Milagro-Quevedo (Huancavilcas), couvrant une vaste aire du piémont. Malgré des différences notables d'urbanisme et d'organisation sociale, la présence, tant dans l'aire Chimú-Lambayeque-Tallan que dans la tradition Milagro-Quevedo, d'objets manufacturés en cuivre, ayant pu servir de monnaie, semble témoigner d'évolutions parallèles. Des contacts et échanges entre les différentes régions côtières sont également suggérés par les textes ethnohistoriques.

Les Andes de la province de Loja connaissent une évolution du peuplement très différente, marquée, sans doute aux environs du V^e siècle, par la disparition des traditions céramiques anciennes (Nambacola, Cariamanga, Catacocha) et un abandon des sites d'habitat précédé, dans la vallée de Catamayo, de l'implantation de sites stratégiques défensifs (Guffroy J. 1986). Les nouveaux arrivants, d'origine vraisemblablement orientale, planteront sur l'ensemble du territoire un peuplement éparé, sans doute de caractère familial, et des villages plus importants, possibles localisations de petites chefferies. Ils occuperont la province jusqu'à l'arrivée des Incas, époque à laquelle ils sont connus sous le nom de « Paltas » et paraissent socialement organisés en groupes indépendants, capables de se rassembler en cas de conflits extérieurs. Le matériel céramique présente plusieurs traits communs, répartis sur l'ensemble du territoire, et des singularités locales, pouvant correspondre aux sous-groupes, mentionnés dans les textes ethnohistoriques (Caillavet in Guffroy *et al.*, 1987). Une relative diversité caractérise également les pratiques funéraires (en urne à l'Ouest de la province, en grotte sépulcrale à l'est, en ciste au nord). Le matériel céramique associé à ce peuplement est présent au sud jusqu'à la frontière actuelle, mais disparaît à l'ouest, avant la vallée de Macará. Au Pérou, il semble totalement absent des vallées du rio Quiroz, du massif de Frias-Ayabaca et de la vallée de Huancabamba, mais se retrouve plus à l'est, à proximité de Jaen et de Bagua. Ce peuplement oriental, qui semble brusque et de courte durée (Shady R., 1974), reflète sans doute la fuite d'une partie de l'ethnie Palta vers

l'Amazonie, lors des conquêtes successives inca et espagnole. Ces populations seraient à l'origine des groupes Shuars (Jívaros), historiques et modernes (Taylor-Descola A.C., 1986).

Il est probable que l'installation, dans la province de Loja, de ce groupe, culturellement très distant des traditions et organisations sociales méridionales, ait correspondu, pour le secteur andin, à l'émergence — que nous serions tenté de considérer comme première et fondatrice —, d'une frontière, rendant difficile la circulation des idées et les échanges de biens matériels, et inaugurant les limites adoptées lors des divisions administratives postérieures.

L'horizon récent (1 470 ?-1 532) et le développement moderne

L'occupation inca de la province a été marquée par l'aménagement de grandes voies nord-sud, bénéficiant d'hébergements régulièrement dispersés, et reprenant des tracés plus anciens, tels que d'un côté la vallée du Haut-Piura et la route de piémont — ; de l'autre la ligne de crête de la chaîne orientale. A la fin de cette courte période, les principaux établissements susceptibles de recevoir des séjours impériaux étaient Cajamarca au sud et Inga-Pirca, près de Cuenca, au nord. Le site d'Aypate, près d'Ayabaca, situé à mi-chemin, semble avoir connu un développement également important. On assiste, parallèlement, à l'implantation en périphérie du territoire Palta, de plusieurs sites fortifiés (« pucaraes »), destinés à faciliter la conquête et la pacification, qui semblent avoir été difficiles. Dans divers secteurs (Macará au sud, El Cisne au nord), l'apparition de sépultures contenant un matériel stylistiquement varié (Inca classique, Chimú, Cajamarca, Cañari) témoigne de l'installation de groupes de travailleurs transplantés (« mitimaes »), originaires majoritairement des provinces méridionales. Dans le département de Piura, l'évolution est moins marquée et suit celle des vallées du sud.

Quelques données ultimes, concernant les conditions locales de développement, nous sont fournies par l'histoire post-colombienne. Bien que ces provinces soient restées, durant cette période, éloignées et ignorées des pouvoirs centraux — et pour ces raisons sous-développées —, elles ont été le théâtre d'activités économiques diverses mettant en jeu des modèles déjà opérants antérieurement. L'exploitation minière (mines de Zaruma) au XVII^e siècle, le commerce de l'écorce de quinquina et les transports muletiers aux siècles suivants, ainsi que les trafics modernes de marchandises et de stupéfiants mettent tous en jeu la position géographique de cette zone et les possibilités de contact et d'exploitation des régions avoisinantes, suivant des axes, de nouveau, changeants. Le développement, dans les val-

lées les plus favorables, d'une agriculture industrielle (coton, canne à sucre) confirme par ailleurs les capacités agricoles de certains de ces terroirs.

VII. CONCLUSIONS

Les données et analyses présentées nous semblent démontrer assez clairement que la thèse d'une frontière anthropo-géographique ayant fonctionné comme une zone-tampon, sous-développée et peu perméable aux apports extérieurs, est largement contredite par les vestiges archéologiques — bien qu'encore rares et épars —, maintenant connus. Et cela, aussi bien durant la période Formative, où elle était censée se mettre en place, que pendant le millénaire postérieur. De nombreux problèmes restent cependant à résoudre, concernant les phénomènes de peuplement, ainsi que la nature des structures sociales et des centres de pouvoirs à l'époque Formative et durant les périodes suivantes.

De nouvelles recherches sont également nécessaires pour mieux comprendre les évolutions générales observées. Il serait en particulier très profitable d'étudier les traditions culturelles des secteurs orientaux de cette région, dont nous avons vu qu'ils étaient, à plusieurs moments, l'origine présumée de mouvements de populations, dont le développement antérieur reste pour l'essentiel inconnu. La vérification d'un certain nombre d'hypothèses plus générales, concernant les rapports hommes/milieus, requiert également une meilleure connaissance de l'évolution de cette zone, qui devrait, à terme, constituer notre prochain objectif de recherche dans les Andes.

L'aggravation des conditions socio-économiques actuelles, affectant le Pérou et dans une moindre mesure l'Equateur, les très fortes sensibilités touchant les questions frontalières, ainsi que les bouleversements structurels nationaux et mondiaux, rendent téméraire l'évaluation des possibles implications de l'évolution passée sur l'élaboration d'un programme de développement futur optimum. Des conditions générales — telles qu'une meilleure exploitation et répartition des ressources hydriques ; l'aménagement des voies de communication, facilitant l'augmentation des échanges entre les différents secteurs aux ressources complémentaires ; l'exploitation plus intensive et la transformation des matières premières minérales et végétales, ou encore une coopération régionale plus étroite — qui ont permis l'essor du peuplement précolombien, restent encore aujourd'hui au cœur des problèmes locaux de développement. Par ailleurs, la valeur des adaptations locales anciennes est démontrée par la persistance, malgré le métissage généralisé et le choc culturel de la conquête, de pratiques

technologiques précolombiennes, intéressant des domaines divers tels que de l'architecture (« quincha »), la production céramique (« à la palette »), l'alimentation (« chicha » ou bière de maïs), ou encore les pratiques horticoles (« chacras »). Cette persistance, facilitée par l'isolement de la région à l'époque moderne, constitue, dans l'état de désordre économique actuel, un facteur favorable à la survie des groupes les plus démunis.

PROVENANCES, STYLES ET RÉFÉRENCES DES PIÈCES ILLUSTRÉES DANS L'ARTICLE

Figure 6 : A : provenance Cerro Ñañañique, style local A, variété 1 ; B : prov. : Cerro Ñañañique, style Local A, var. 2 ; C : prov. : Cerro Ñañañique, style Local A, var. 3 ; D : style Pechiche, « white on red fine » (d'après Izumi et Terada, 1966, pl. 23 b) ; E : prov : Cerezal (d'après Miasta, 1979, pl.57,d-e) ; F : prov. : Cerro Blanco (d'après Terada et Onuki, 1988, Fig. 31-4,6) G : prov : Pacopampa (d'après Morales, 1980, pl.11) H : prov. Pechiche (d'après Izumi et Terada, 1966, pl.28-11)

Figure 7 : A,D : prov : Cerro Ñañañique, style Local B, phase Ñañañique ; B : prov :Cerro Ñañañique, style local B, phase Panecillo ; C : sceaux céramiques prov : Cerro Ñañañique ; E : prov : La Ponga, phase Machalilla (d'après Porras, 1983, figs 27 et 55) ; F : prov : El Descanso (Azuay) (d'après Collier et Murra, 1943, pl. 10. fig. 4) ; G : sceaux céramiques, prov : côte équatorienne, phase Chorera (d'après Lathrap, 1975, figs. 521, 524) H,I : prov : Pacopampa (d'après Morales, 1980, pls. : 29-e et 18-a).

Figure 8 : A : prov : Cerro Ñañañique, style Local B, phase Ñañañique ; B : prov : Cerro Ñañañique, style Local B, phase Panecillo ; C : prov : Cerro Ñañañique, style local A (var. 3), phase Ñañañique ; D,F : prov : vallée de Zaña (d'après Alva, 1985, Fig. 445,447) ; E : prov : littoral Jequetepeque (ibid fig. 420) ; G : prov : Quinden (moyen Jequetepeque) (ibid, fig. 141) ; H : Décor mural peint et incisé, prov : Garagay, d'après Ravines, 1984, fig. 10) ; I : motif iconographique, style Cupisnique prov : Jequetepeque (d'après Alva, 1985, fig. 416 b).

Figure 9 : A : prov : Cerro Ñañañique, style Local B, phase Ñañañique ; B : prov : Cerro Ñañañique, style Local A (var.1), phase Ñañañique ; D, : prov : Cerro Ñañañique, style local B, phase Panecillo ; E : plaque en or, prov : inconnue (d'après Rowe, 1973, fig. 23) ; F : prov : vallée de Jequetepeque (d'après Alva, 1985, Figs : 78 et 423) ; G : prov : vallée de Zaña (ibid, fig. 227) ; H : prov : Pacopampa (d'après Morales, 1980, pls. 14-a et 25-a) ; I : prov : vallées de Zaña ou Jequetepeque (d'après Alva, 1985, fig. 248).

BIBLIOGRAPHIE

- ALVA (W.), 1985, Tempranas manifestaciones culturales en la region de Lambayeque, *Presencia histórica de Lambayeque*, Chiclayo.
- 1986, a, Cerámica temprana en el valle de Jequetepeque, Norte del Perú, edit. Kava, N° 32, Bonn.
- BRAUN (R.), 1982, The formative as seen from the southern ecuadorian highlands, *Primer simposio de correlaciones antropologicas andino-mesoamericano*, Salinas (1971), pp. 41-99, Guayaquil.
- BURGER (R.), 1984 a, Archaeological areas and prehistoric frontiers : the case of Formative Peru and Ecuador, *Social and economic organization in the prehispanic Andes*, Proceedings of 44th International Congress of Americanists, 1982, Manchester, pp. 33-71, BAR International Series 194, Oxford.
- 1984 b, *The prehistoric occupations of Chavín de Huantar, Perú*. University of California Press, Berkeley.
- 1987, *Unity and heterogeneity within the Chavín Horizon, Peruvian Pre-history*, pp. 99-144, F.Keatinge edit, Cambridge.
- CARDENAS (M.), 1978, *Columna cronológica para el desierto de Sechura Piura*, Instituto Riva Agüero, PUC, Lima.
- COLLIER (D.), et MURRA (J.), 1943, *Survey and excavations in southern Ecuador*, Field Museum of Natural History, Anthropological Series vol 35, 216 p.
- GOMIS (D.), 1989, La alfarería de Chaullabamba, Cuenca, *Catedral Salvaje, El Mercurio* : 24 (11 juin 1989), pp. 4-5, Cuenca.
- GONDART (P.), 1982, *Ritmos pluviométricos y contrastes climáticos en la provincia de Loja*, MAG/Orstom/Pronareg, Quito.
- GUFFROY (J.), 1986 — Implantaciones humanas y ocupacion del espacio en la provincia de Loja, durante la época prehispanica », *Cultura*, vol. 24b, pp. 579-592, Quito.
- 1987, Les débuts de la sédentarisation et de l'agriculture dans les Andes méridionales de l'Équateur, *L'Anthropologie*, t. 91, N° 4, pp. 873-888, Paris.
- 1989, Un centro ceremonial formativo en el Alto-Piura, *Bulletin de l'Institut français d'études andines*, t. 18, N° 2, pp. 161-208, Lima.
- GUFFROY (J.), ALMEIDA (N.), LECOQ (P.), CAILLAVET (C.), EMPERAIRE (L.) et ARNAUD (B.) 1987, *Loja préhispanique, Recherches archéologiques dans les Andes méridionales de l'Équateur*, Edit. ADPF, Paris.
- IZUMI (S.) y TERADA (K.) 1966, — Andes 3-Excavations at Pechiche and Garbanzal, Tumbes valley, Perú, Kudokawa publishing Co, Tokyo.
- KAULICKE (P.), 1975, *Pandanche, un caso del formativo en los Andes de Cajamarca*, Seminario de Historia Rural, Lima.
- 1981, *Keramik der fruhen Initialperiode aus Pandanche*, Dpto. Cajamarca, Perú, *Beitrag Zur allgemeinen archaologie*, band 3, pp. 363-389, Munich.
- LANNING (E. P.), 1963, *A ceramic sequence for the Piura and Chira coast*, University of California Publications in Archaeology and Ethnology vol. 46, Berkeley.

- LATHRAP (D.), 1975, *Ancient Ecuador : Culture, Clay and Creativity, 3 000 — 300 B.C.*, Field Museum of Natural History, Chicago.
- LATHRAP (D.), MARCOS (J.), et ZEIDLER (J.), 1986, Real Alto : un centro ceremonial agro alfarero temprano (Valdivia), *Arqueología de la costa ecuatoriana : nuevos enfoques*, pp. 51-84, Guayaquil.
- LUMBRERAS (L. G.), 1979, *El arte y la vida Vicús*, Banco popular del Perú, Lima.
- 1990 — *Chavín de Huantar en el nacimiento de la civilización andina*, edic. Indea, Lima.
- MATOS MENDIETA (R.), 1965/66, Algunas consideraciones sobre el estilo de Vicús, *Revista del Museo Nacional*, t. XXXIV, pp. 87-131, Lima.
- MEANS (P. A.), 1931, *Ancient Civilizations of the Andes*, Charles Scribner's Sons. New York and London.
- MIASTA GUTIERREZ (J.), 1979, *El Alto Amazonas. Arqueología de Jaen y San Ignacio*, Universidad Mayor de San Marcos, Lima.
- MORALES (D.), 1980, *El dios felino en Pacopampa*, Universidad de San Marcos, Lima.
- NETHERLY (P.), HOLM (O.), MARCOS (J.) et MARCA (R.) 1980, *Survey of the Arenillas valley, El Oro province, Ecuador*, 45th annual meeting of the Society for American Archaeology, 8 p., Philadelphie (ms).
- ORTLIEB (L.), MACHARE (J.) 1989, Evolución climática al final del cuaternario en las regiones costeras del Norte peruano : breve resena, *Bulletin de l'Institut français d'études andines*, t. 18, N° 2, pp. 143-160, Lima.
- ORTLIEB (L.), MACHARE (J.), FOURNIER (M.) y WOODMAN (R.) 1989, Late Holocene beach ridge sequences in northern Perú : did they register the strongest paleo-El Niños ? « *International Symposium Global Change in South America*, 3 p., Sao Paulo (ms.).
- OLSEN BRUHNS (K.), BURTON (J.) and G. MILLER 1990, Excavations at Pirincay in the Paute valley of southern Ecuador, 1985-1988, *Antiquity*, vol. 64, N° 243, pp. 221-233.
- PORRAS (P.), 1983 — *Arqueología de Palenque y La Ponga*, Centro de Investigaciones arqueológicas, Quito.
- RAVINES (R.), 1982 a — *Panorama de la arqueología andina*, Instituto de Estudios peruanos, Lima
- 1982 b — *Arqueología del valle medio del Jequetepeque*, Instituto Nacional de Cultura, Lima.
- 1984, Sobre la formación de Chavín : Imágenes y símbolos, *Boletín de Lima*, N° 35, pp. 27-45, Lima.
- 1986 — 1987, Colán, evidencias arqueológicas, *Revista del Museo Nacional*, t. XLVIII, pp. 55-118, Lima
- RICHARDSON III (J. B.), 1978 — Early man on the Peruvian north coast, early maritime exploitation and the pleistocene and holocene environment », *Early man in America*, pp. 274-289, Bryan edit.
- 1987, *The chronology and affiliations of the ceramic periods of the departments of Piura and Tumbes, Northwest Perú*, Toronto, (ms.)
- ROSAS LA NOIRE (H.) et SHADY (R.), 1970, Pacopampa ; un centro formativo en la Sierra Nor-Peruana, Seminario de Historia Rural Andina, Universidad Nacional Mayor de San Marcos, Lima.
- ROWE (J. H.), 1973, El arte de Chavín ; estudio de su forma y su significado, *Historia y Cultura*, vol. 6, pp. 249-276, Lima.

- SHADY (R.), 1971, *Bagua, Una secuencia del periodo formativo en la cuenca inferior del Utcubamba*, Universidad Nacional mayor de San Marcos, Lima.
- SHIMADA (I.), ELERA (C.) et SHIMADA (M.), 1983, Excavaciones efectuadas en el centro ceremonial de Huaca Lucia-Cholope, del Horizonte temprano, Batan Grande, costa Norte del Perú », *Arqueologicas*, N° 19, pp. 109-211, Lima.
- STRONG (W. D.) and EVANS.(C.), 1952, *Cultural stratigraphy in the Virú valley*, University studies in Archaeology and Ethnology, vol 4, New-York.
- TAYLOR-DESCOLA (A. C.), 1986, Les versants orientaux des Andes septentrionales : des Bracamoros aux Quijos, *L'Inca, l'Espagnol et les sauvages*, pp. 217-352, Ed. ADPF, Paris.
- TELLENBACH (M.), 1986, *Las excavaciones en el asentamiento formativo de Montegrande, Valle de Jequetepeque en el Norte de Perú*, Kava, Bonn.
- TEMME (M.), 1982, Excavaciones en el sitio precerámico de Cubilán, *Miscelanea Antropologica Ecuatoriana*, vol. 2, Guayaquil, pp. 136-164.
- TERADA (K.) and ONUKI (Y.), 1983, *The Formative period in the Cajamarca basin, Perú : excavations at Huacaloma and Layson*, University of Tokyo Press, Tokyo, 1988 — *Las excavaciones en Cerro Blanco y Huacaloma, Cajamarca, Perú*, 1985, Tokyo.

Figure 2

LES SITES DES PÉRIODES PRÉCÉRAMIQUE (●) ET FORMATIVE (▲)

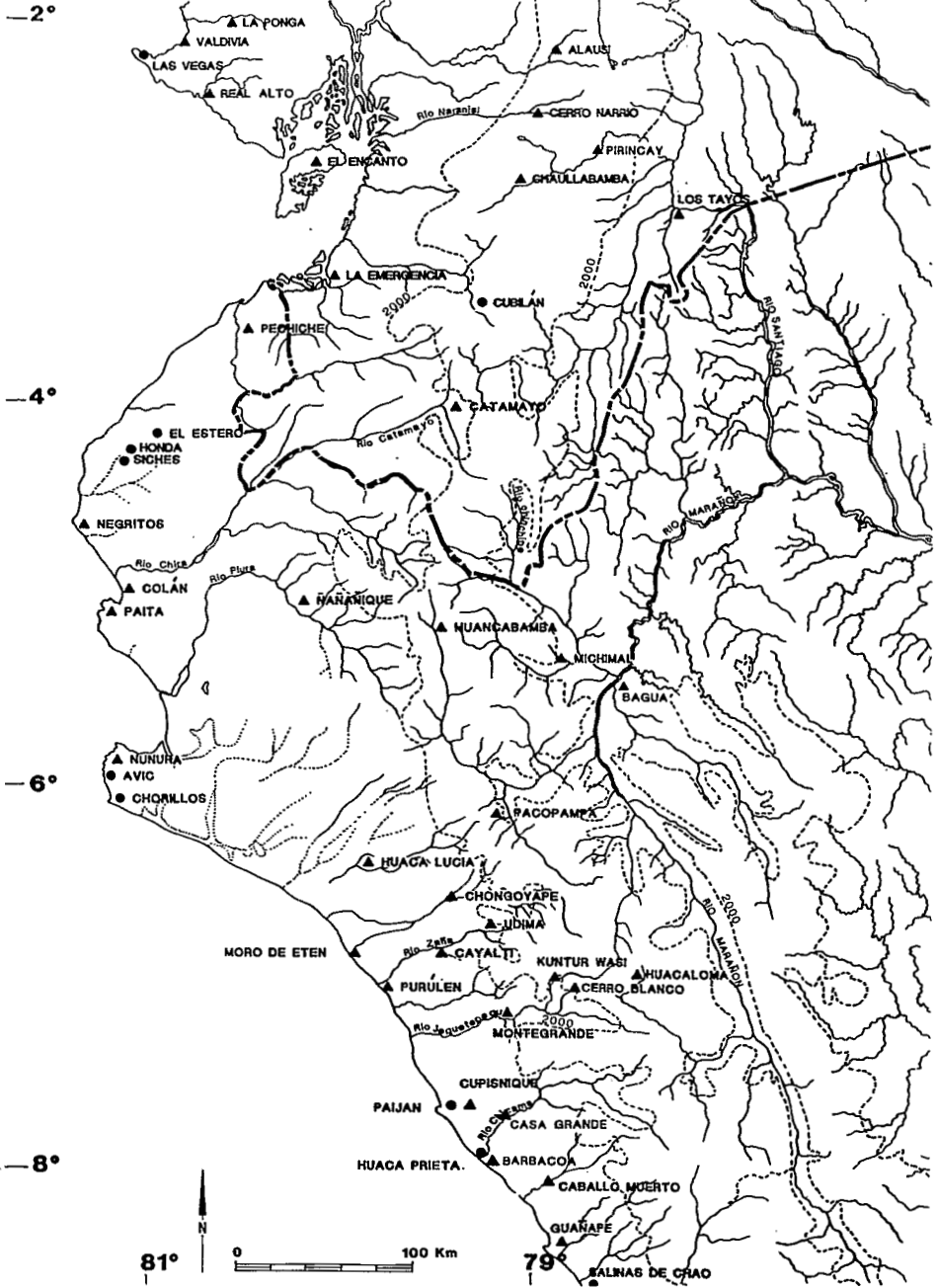


Figure 3

TABEAU DE CORRÉLATION DES DIFFÉRENTES PHASES CULTURELLES FORMATIVES

PAYS	ÉQUATEUR				PÉROU					
	Sites ou auteurs	GLAYAS	EL ORO	CERRO NARRIO	LOJA	TUMBES	COTE PIURA	HAUT PIURA	PACO PAMPA	HUACALOMA
D'après	BISCHOF, 1971 LATHRAP, 1975	NETHERLY, 1980 STALLER, 1991	COLLIER et MURA, 1943 BRAUN, 1982	GUFFROY <i>et al.</i> , 1887	IZUMI et ONUKI 1963	LANNING, 1963 RICHARDSON, 1987	GUFFROY, 1989	KAULICKE, 1975	TERADA et ONUKI, 1985	BURGER, 1984 LUMBRERAS, 1990
0-	GUANGALA	JAMBELI-	CERRO NARRIO RECENT	NAMBACOLA 2	GARBANZAL-JAMBELI	SECHURA C	VICUS	CAJAMARCA 1	CAJAMARCA 1	HUARAZ-CALLEJON
		GARBANZAL	PHASE IV B	NAMBACOLA 1		SECHURA B	CHAPICA	PANDANCHE C2	LAYSON	
500-	CHORRERA-ENGOBOY RECENT	CHORRERA ?	PHASE IV A	CATAMAYO E	PECHICHE	SECHURA A	LA ENCANTADA	PANDANCHE C1	PHASE EL	JANABARRIU-ROCAS
	CHORRERA-ENGOROY MOYEN		CERRO NARRIO ANCIEN	CATAMAYO D		PAITA D	PANECILLO	PANDANCHE B2	HUACALOMA RECENT PHASE 2	CHAKINANI OFRENDAS
	CHORRERA-ENGOROY ANCIEN		PHASE III B	CATAMAYO C		PAITA C	NANANIQUE	PANDANCHE B1	HUACALOMA RECENT PHASE 1	URABARRIU
1 000-	MACHALILLA	MACHALILLA	PHASE III A	CATAMAYO B	SAN JUAN	PAITA B		PANDANCHE A	HUACALOMA ANCIEN	
		VALDIVIA 9 ?	PHASE II B	CATAMAYO A		PAITA A				
1 500-	VALDIVIA 8	VALDIVIA 8	PHASE II A							
	VALDIVIA 7	VALDIVIA 7								
2 000-	VALDIVIA 6	VALDIVIA 6								

Figure 4

RECONSTITUTION AXIONOMÉTRIQUE DES PLATE-FORMES
ET TERRASSEMENTS, DURANT LA PHASE PANECILLO
(VII^e-IV^e SIÈCLE AV. NOTRE ÈRE)

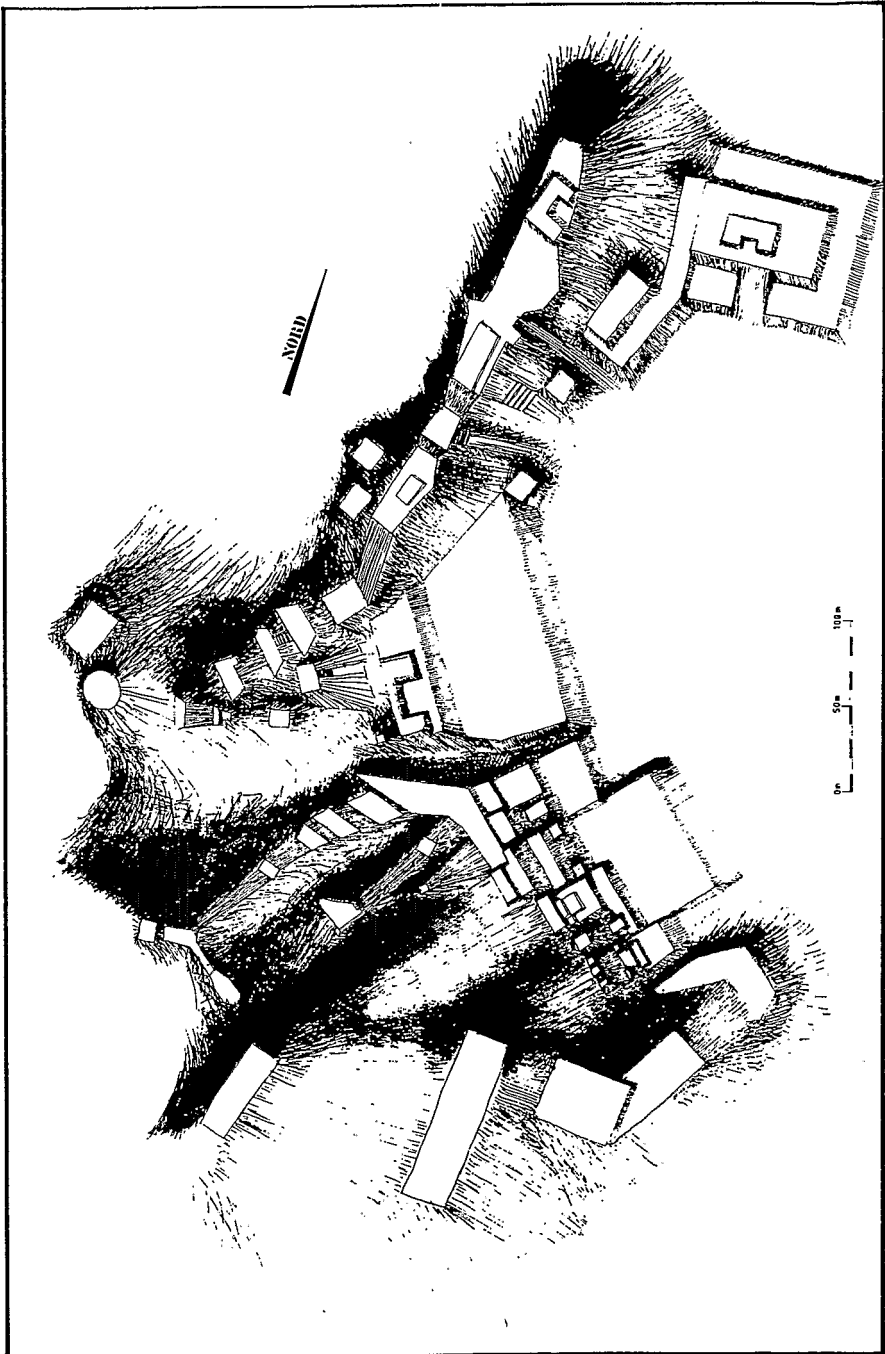


Figure 5

RECONSTITUTION AXIONOMÉTRIQUE DE LA STRUCTURE 45

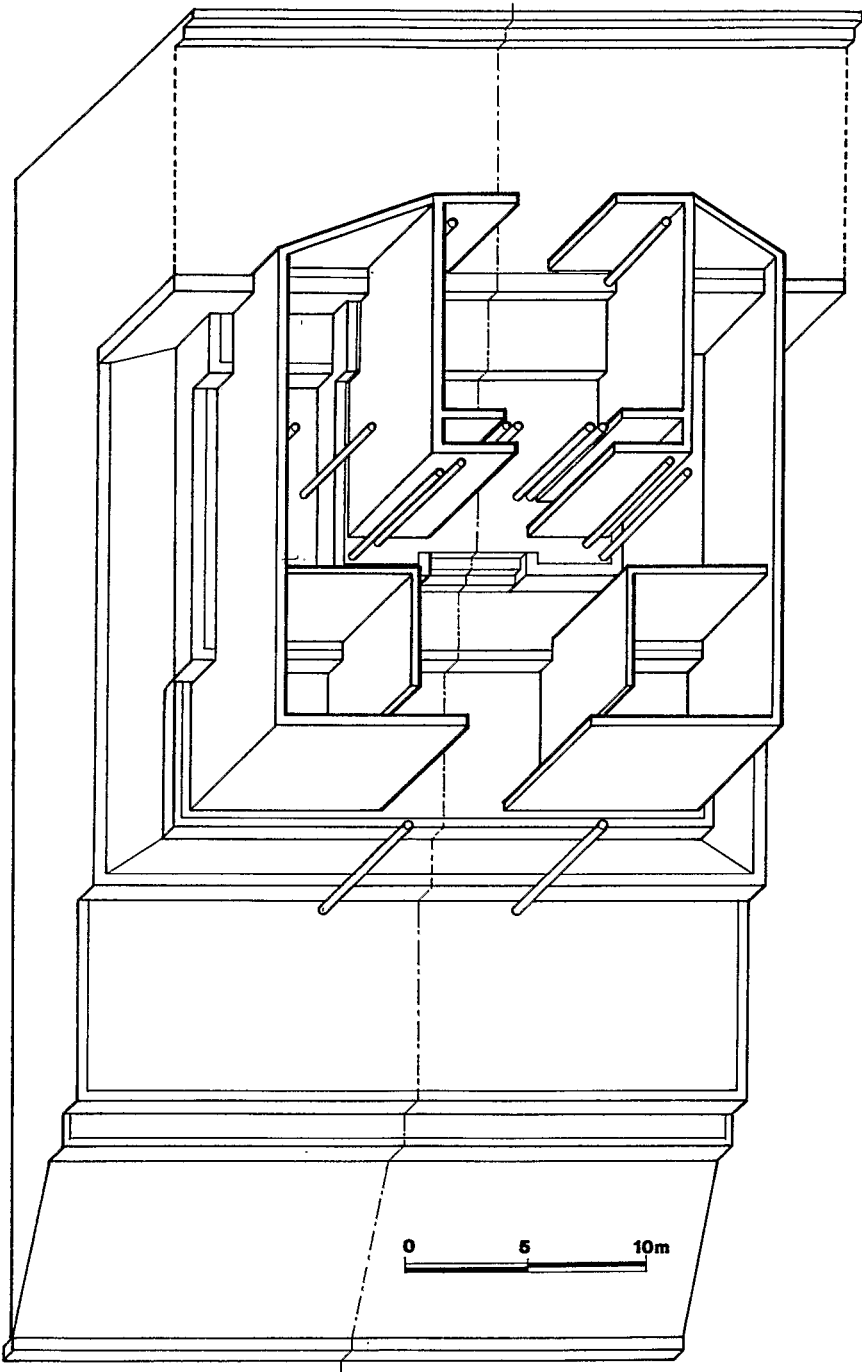


Figure 6

COMPARAISON DU MATÉRIEL CÉRAMIQUE DE STYLE LOCAL A PROVENANT DU CERRO NAÑANIQUE (A,B,C) ET DU MATÉRIEL DES SITES DE PECHICHE (D,H), CEREZAL (E), CERRO BLANCO (F) ET PACOPAMPA (G) (PÉROU). (VOIR P. VIII, RÉFÉRENCES ET DÉTAILS DES PROVENANCES ET STYLES)

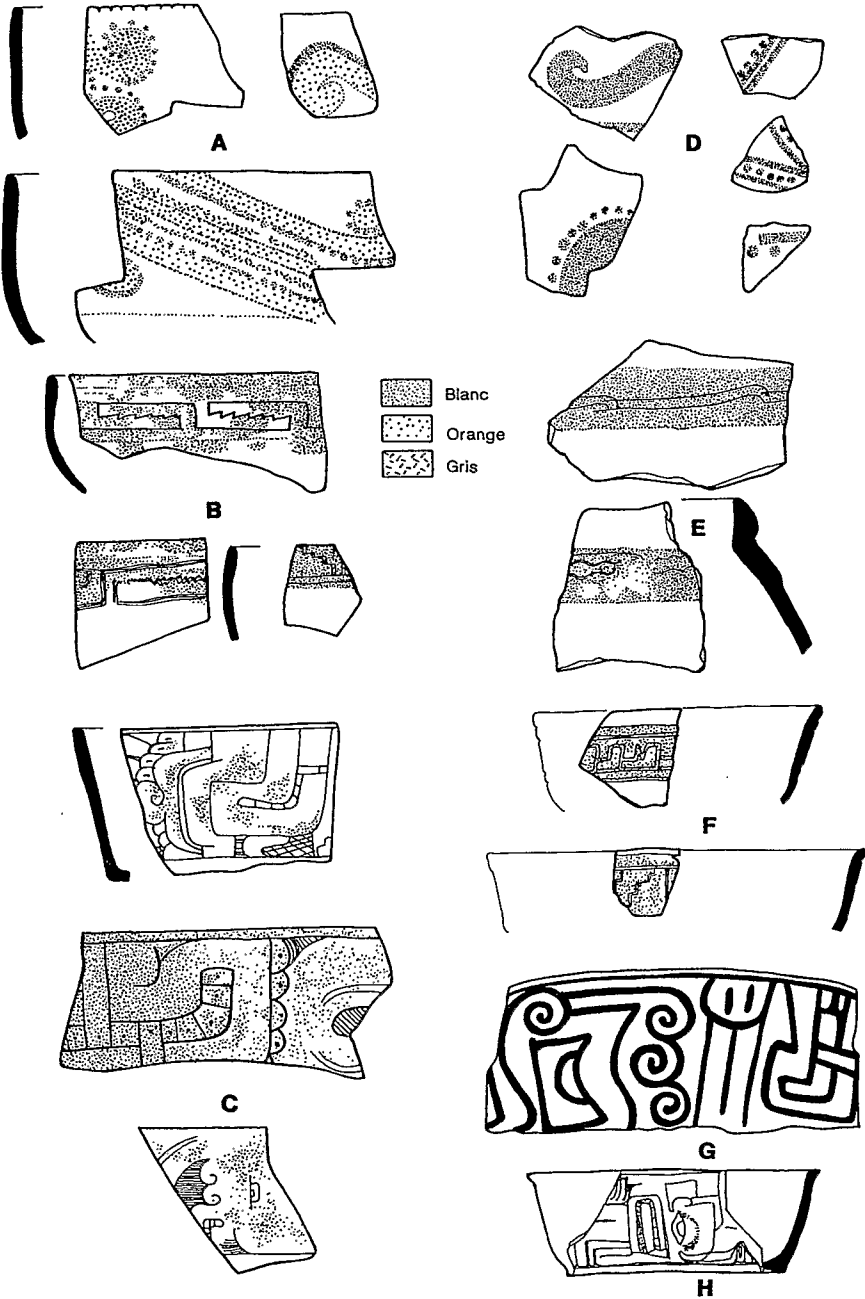


Figure 7

COMPARAISON DE L'ICONOGRAPHIE DU STYLE LOCAL B (A,B,D),
AVEC CELLES DES SITES DE LA PONGA (E) et EL DESCANSO(F)
(ÉQUATEUR) ET DE PACOPAMPA (I) (PÉROU). COMPARAISON
DES SCEAUX CÉRAMIQUES PROVENANT DE ÑAÑAÑIQUE (C),
DE LA CÔTE ÉQUATORIENNE (G) ET DE PACOPAMPA (H)

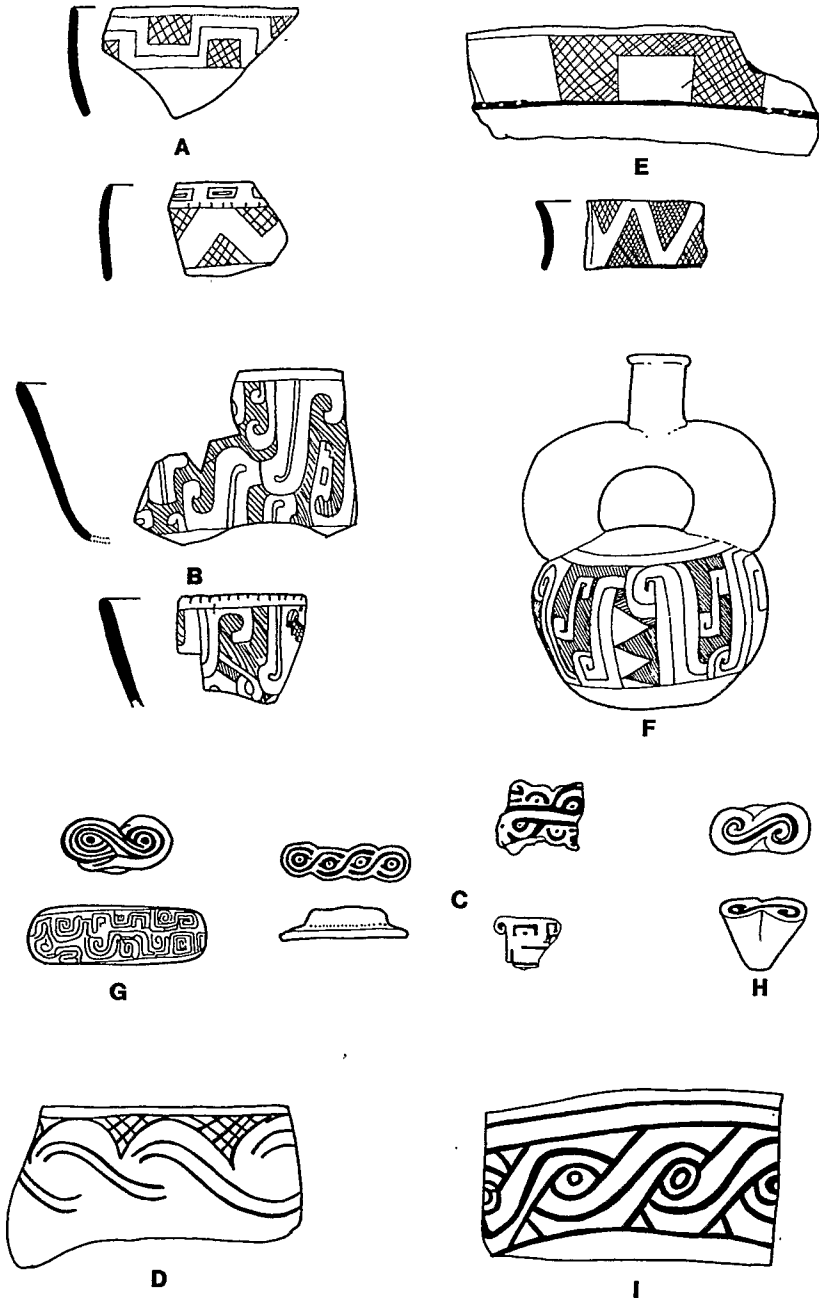


Figure 8

COMPARAISON DE L'ICONOGRAPHIE DES STYLES LOCAL B (A, B)
ET LOCAL A (C), AVEC CELLE DE PIÈCES
PROVENANT DES VALLÉES DE ZAÑA ET JEQUETEPEQUE (D-G,I),
ET D'UNE REPRÉSENTATION MURALE
DU TEMPLE DE GARAGAY (H) (PÉROU)
(RÉFÉRENCES P. VIII).

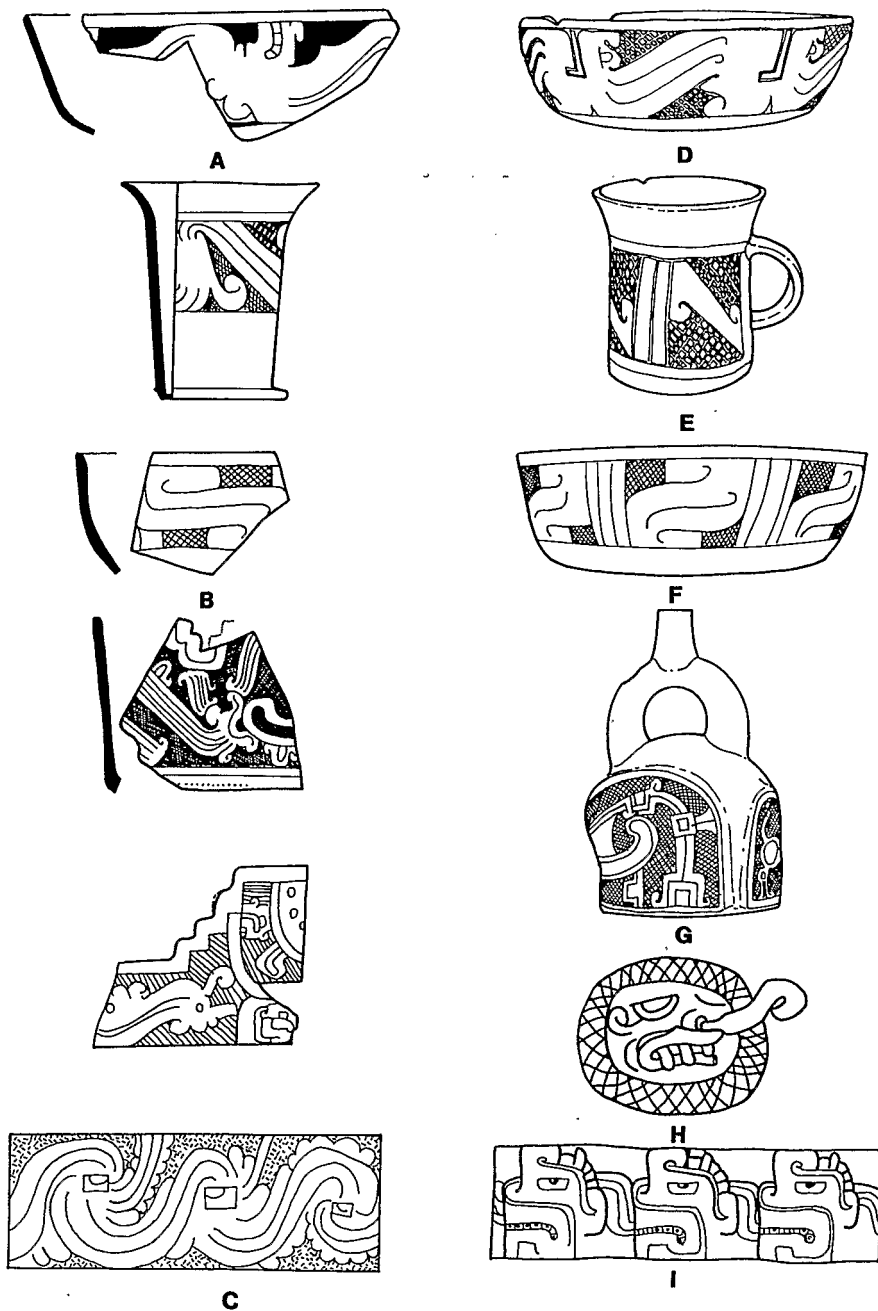


Figure 9

COMPARAISON DE L'ICONOGRAPHIE DES STYLES LOCAL B (A,D) ET LOCAL A (B), AVEC CELLE DE PIÈCES PROVENANT DES VALLÉES DE ZANA ET JEQUETEPEQUE (F,G,I) ET DE PACOPAMPA (H) (PÉR.).

H = PLAQUE EN OR, PROVENANCE INCONNUE. C = SCHÉMA DE TRANSFORMATION DU MOTIF ENTRE LES PHASES NAÑAÑIQUE ET PANECILLO (RÉFÉRENCES P. VIII).

